

Index des notes de lecture

BESSORA	Petroleum	Augustin RUDACOGORA	2
Sylvie CHALAYE	Afrique noire et dramaturgie contemporaine : le syndrome Frankenstein	Chloé GABORIAUX	3
Manuel CHARPY Souley HASSANE	Lettres d'émigrés : Africains d'ici et d'ailleurs (1965-1995)	Véronique BONNET	4
Aziz CHOUAKI	Arobase	Denise BRAHIMI	5
John Maxwell COETZEE	Elisabeth Costello : huit leçons	Abdourahman WABERI	6
René COLIN	Kènèdougou, au crépuscule de l'Afrique coloniale	Bernard MOURALIS	7
(Dir. Véronique Bonnet)	Conflits de mémoire	Aurélia KALISKY	8
Driss CHRAÏBI	L'Homme qui venait du passé	Tahar BEKRI	9
Achmat DANGOR	Fruit amer	Tirthankar CHANDA	10
Lewis DESOTO	Les Larmes viendront plus tard	Denise COUSSY	11
ENDA GRAF Sahel	Une Afrique s'invente recherches populaires et apprentissages de la démocratie	Anthony MANGEON	12
Abdelmajid KAOUAH	Poésie algérienne francophone contemporaine	Jean-Louis JOUBERT	13
Alpha Oumar KONARÉ	Un Africain du Mali. Entretiens avec Bernard Cattaneo	Taina TERVONEN	14
Antjie KROG	La Douleur des mots	Claude WAUTHIER	15
Werewere LIKING	La Mémoire amputée	Cécile DOLISANE-EBOSSÉ	16
N'Tji Idriss MARIKO	Ciel d'hivernage	Cécile DOLISSANE-EBOSSÉ	17
Tidiane N'DIAYE	Les Falachas, nègres errants du peuple juif	Bernard MOURALIS	18
Collectif	Les Sciences hors d'Occident au XX ^e siècle	Anthony MANGEON	19
Chimamanda NGOZIE ADICHIE	L'Hibiscus pourpre	Eloïse BRÉZAUULT	21
	Perspectives Sud	Yves CHEMLA	22
Jean-Luc RAHARIMANANA	L'Arbre anthropophage	Claire RIFFARD	23
Maxime Z. SOME	Politique éducative et politique linguistique en Afrique : enseignement du français et valorisation des langues nationales : le cas du Burkina Faso	Jean-François Dafrassi SANOU	24
Jean-Luc VILLE Abajila GUYO	Le Dernier éléphant	Mathieu ROY	25
Derek WALCOTT	Café Martinique	Françoise SIMASOTCHI-BRONES	26

N.B. : Les notes de lecture retenues dans ce numéro tiennent compte du thème choisi ainsi que de l'actualité littéraire.

Note de lecture

BESSORA

Petroleum

Paris, Denoël, 2004,
333 p.

19 €

Ce roman mi-fleuve mi-océan (par son volume et par les espaces narrés) est une superposition de plusieurs histoires et plusieurs époques. **Petroleum** met en scène l'actualité, avec des références explicites à l'année 2004, l'histoire du pétrole gabonais depuis les origines et une petite anthropologie du Gabon focalisée sur l'année 1962. La « gabonisation » de la société Elf, sujet délicat traité de façon subtile, constitue le prétexte et le décor du roman. Ce dernier met en scène un bateau de prospection, l'« *Ocean Liberator* », sur lequel s'engage une histoire d'amour entre Jason, un cuisinier noir et Médée, une ingénieure blanche : réécriture parodique de la légende de la Toison d'or que l'auteur convoque par comparaison (p. 332).

On y lit une dénonciation des multiples initiatives « néocoloniales » : Girardet, un syndicaliste français, s'exclame : « *La gabonisation des postes ne redistribue pas le pouvoir de haut en bas mais l'échange horizontalement. [...] Votre colonialisme est sain : il ne fait pas que des enfants, il fait aussi des tyrans.* » (pp. 45-46). Quant à l'indépendance, c'« *était un pétard mouillé, et même un canular* » (p. 72). Les Gabonais eux-mêmes ont déchanté, l'évolution lexicale burlesque de la bière locale,

la Regab en est la preuve : « *Autrefois, on disait ironiquement REgardez les Gabonais Boire... Puis REgardez les Gabonais Abattre Bongo. Mais aujourd'hui Regab est le nom d'un bloc de pétrole découvert récemment...* » (p. 118). Les intérêts économiques ont submergé les velléités nationalistes.

C'est dans cette atmosphère funeste que Médée tente, comme dans la légende, de conquérir le cœur de Jason. Cependant c'est la piste policière qui s'impose quand ledit Jason se trouve mêlé à un attentat mortel. Une explosion a fait des victimes sur le bateau : Girardet et un autre personnage. Tous croient que cet inconnu est Jason, jusqu'au jour où Médée découvre celui-ci vivant, derrière la vitre de sa chambre d'où elle sort nue à sa recherche, abandonnant Alexandre, amant occasionnel et frère d'Alidor Minko. Ce dernier, Gabonais parvenu, ancien syndicaliste et nationaliste, « *argile autochtone* » intégrée « *aux argiles blanches* », en a toujours voulu à Girardet, père biologique de sa fille Flavie. Un bon mobile de vengeance ! Monsieur Minko, en sa qualité de chargé de communication à Elf, essaie de brouiller les pistes de l'enquêteur Montendon, venu de France pour résoudre cette énigme de sabotage « *nationaliste* ». Chacun est suspect à ses yeux, mais l'enquête s'arrête quand il est incarcéré pour abus sexuel sur mineure.

1962 : cette date apparaît plusieurs fois associée aux mythes et légendes de la forêt, aux génies et aux esprits des bois et

de la mer, aux rites d'initiation du jeune Jason. Cela donne un roman à deux niveaux, d'une part 1962 et son monde ésotérique, comme un conte fantastique, d'autre part un aujourd'hui « romancé », dans toutes les acceptions du terme, relatant les soucis de Médée à la poursuite de Jason. Louise, sorte de prêtresse, fait le pont entre ces deux époques et manigance une intrigue digne de **Roméo et Juliette** visant à réconcilier les deux amants.

Il y a indéniablement un « style Bessora » créé par l'écriture de l'oralité et par l'invention de personnages types, métis, en hommage aux parangons du métier (Ahmadou Kourouma est notamment évoqué p. 221). L'auteur adresse ainsi de fréquents clin d'œil au monde moderne. L'écriture de **Petroleum** renforce assurément l'hybridité jadis rencontrée dans **Deux bébés et l'addition**¹ et les précédents romans.

Augustin RUDACOGORA

1. Bessora, **Deux bébés et l'addition**, *Le Serpent à Plumes*, Paris, 2002, coll. Fiction française.

Note de lecture

Sylvie CHALAYE

Afrique noire et dramaturgies contemporaines : le syndrome Frankenstein

Paris, Éditions Théâtrales, 2004. 143 p.

17 €

Avec **Le Syndrome de Frankenstein**, Sylvie Chalaye revient sur le jeune théâtre francophone d'Afrique noire, auquel elle a déjà consacré deux ouvrages et un colloque¹. Il s'agit ici de souligner la rupture majeure que ces nouvelles dramaturgies représentent dans l'histoire littéraire africaine. La question de l'identité, qui structurait jusqu'ici la littérature des indépendances en lutte contre les modèles occidentaux, y subit en effet une transformation profonde : elle n'est plus collective et revendiquée mais individuelle et sans cesse réinterrogée.

Le dramaturge, renonçant à se faire le porte-parole de la communauté, affirme au contraire la singularité de sa démarche et réclame, comme l'écrit Sylvie Chalaye, « *la liberté de ne plus être classifié en fonction de ses origines* »². Il peut dès lors assumer le métissage d'une culture qui se nourrit d'influences africaines, européennes, américaines même, imposées par l'histoire mais toujours soumises à une réappropriation personnelle.

Voix singulières donc, mais aussi voix métissées où Sylvie Chalaye décèle un même principe d'écriture, *l'hybridation*, dont elle explore les diffé-

rents lieux. On le retrouve au cœur du drame, comme dans **La Fable du cloître des cimetières** de Caya Makhélé où le personnage d'Ogba est à la fois sorcier et VRP, mais aussi dans les inspirations formelles que revendiquent les auteurs : Koffi Kwahulé rappelle ainsi son attachement à la tradition baoulé, mais aussi au jazz noir américain et au chœur antique. L'hybridation s'insinue jusque dans la langue, le français, qui, violenté, devient le support d'une créativité poétique sans limites. En témoigne le travail de José Pliya, qui, pour tel personnage du **Complexe de Thénardier**, a cherché à « *traduire la musicalité de la langue fon en français* »³.

On comprend dès lors l'intérêt de ces jeunes auteurs pour la forme théâtrale. La scène est le lieu où peuvent coexister des voix multiples, celles des personnages mais aussi, en surplomb, les voix superposées du dramaturge et du metteur en scène. Elle est également le lieu des apparences, masques tendus au spectateur et derrière lesquels le dramaturge s'efface. L'intérêt de l'ouvrage est ainsi de montrer comment, à travers l'écriture théâtrale, les auteurs refusent de constituer leur métissage assumé en identité stable : ils en font au contraire le vecteur d'une identité complexe et irréductible, qui « *se dérobe et se joue des définitions pour mieux garantir sa survie* »⁴.

Mais en rejetant tout essentialisme africain, ces dramaturgies, note Sylvie Chalaye, déjouent les attentes de certains Occidentaux, encore attachés

à l'image exotique d'une Afrique « *authentique* ». Ce sont ces attentes que désigne « *le syndrome de Frankenstein* », expression empruntée à Koffi Kwahulé : Frankenstein, après avoir créé une créature monstrueuse, n'a de cesse de la détruire ; de même, l'Occident, après avoir engendré par la colonisation la culture métissée dont se nourrissent ces auteurs, se détournerait de leur écriture hybride pour lui préférer les clichés folkloriques d'une « *africanité* » rêvée. Le titre de l'ouvrage évoque ainsi le risque encouru par le critique occidental : disqualifier ces nouvelles dramaturgies ou, danger plus pernicieux encore, leur imposer une analyse en termes d'identité africaine. La construction même de l'ouvrage, qui juxtapose extraits de pièces, entretiens avec les auteurs et passages critiques, semble d'ailleurs avoir été guidée par le souci d'éviter tout réductionnisme : là aussi s'élabore un discours hybride, parfois contradictoire, qui laisse libre cours à ces identités plurielles et complexes.

Chloé GABORIAUX

1. Sylvie Chalaye, *L'Afrique noire et son théâtre au tournant du XX^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001, 230 p.
Sylvie Chalaye, *Dramaturgies africaines d'aujourd'hui en 10 parcours*, Carnières-Morlanwelz (Belgique), éditions Lansman, 2001, 103 p.
Sylvie Chalaye (dir.), *Nouvelles dramaturgies d'Afrique noire francophone*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, 188 p.

2. p. 24.

3. p. 91.

4. p. 108.

Note de lecture

Manuel CHARPY et
Souley HASSANE

Lettres d'émigrés. Africains d'ici et d'ailleurs 1960-1995

Paris, Éditions Nicolas
Philippe, 2004, 256 p. (coll.
Lettres ouvertes)

20 €

Dans cet ouvrage, Manuel Charpy, historien, et Souley Hassane, professeur de philosophie, se proposent d'analyser des lettres que des migrants africains ont envoyées à leurs proches ou qu'ils ont reçues des leurs. Les chercheurs s'appuient sur une enquête de terrain minutieuse, réalisée à partir d'archives privées récoltées au Bénin et au Niger – pays parmi les plus pauvres d'Afrique dont les citoyens émigrent en Europe, en Amérique du Nord et vers d'autres pays du continent africain : Côte-d'Ivoire et Gabon. Les premières lettres, conservées dans les archives familiales, furent écrites au milieu des années 1960 en France, à une époque où les sujets de l'Empire n'étaient pas contraints de demander un visa pour partir vers la métropole.

Le projet des auteurs est de « documenter la réalité de l'émigration » ; s'ils ne prétendent pas avoir réuni un « échantillon représentatif », ils s'appuient sur une méthode dite qualitative dont l'intérêt est de retracer des « lignes de vie » (D. Bertaux) dont la linéarité est souvent brisée. Dans un contexte social où les mémoires d'émigrés rencontrent un horizon d'attente non négligeable, cet ouvrage comble une « demande » précise, essentiellement occidentale. Que disent ces lettres, que procure l'analyse qui en est faite ? Elles existent, en dépit du fort taux d'analphabé-

tisme qui caractérise leurs scripteurs. Elles ne sont que rarement objet privé envoyé à un seul destinataire. A *contrario*, leur écriture et leur lecture mobilisent l'énergie de toute la communauté villageoise. Elles renseignent ainsi sur une mémoire à la fois individuelle et collective, une « mémoire vivante » énoncée dans une langue souvent « malhabile et enfantine » et qui fait corps avec un quotidien peu amène. Car le migrant n'est pas un voyageur : la famille restée au pays attend presque tout de lui, notamment des mandats, « thème » récurrent, sinon obsédant, de ces relations épistolaires. Plus de la moitié du salaire est envoyée au pays, les « notes vides » (courriers sans argent) suscitent le courroux des récepteurs, voire le harcèlement de ceux qui s'estiment trompés. La correspondance entre Amiessi et ses proches dévoile une profonde exaspération lorsque l'homme découvre que son argent est dilapidé. Si « partir c'est trouver une place dans la société que l'on quitte », le prix de cette « place » n'est pas anodin, il interdit, dans une large mesure, toute union matrimoniale hors de la communauté d'origine. Un savoir, à la fois général et précis, informe sur la condition des migrants, leurs sentiments, plus rarement leurs ressentiments, leur vécu douloureux, souvent tenu secret pour ne pas effrayer ou irriter les proches, parfois présenté comme inhérent à la situation minoritaire : « Il faut beaucoup souffrir, on est là pour ça ». Il arrive qu'un regard soit porté sur la société d'accueil : « Personne ne s'arrête, tout le monde marche. Certains marchent toute leur vie je crois ». De la France, même lorsque le travailleur réside à Sarcelles, sont envoyées des images-clichés ré-

pondant elles aussi à une attente précise : la photographie de la tour Eiffel par exemple. Certaines correspondances renseignent sur les relations interafricaines : le migrant est d'autant plus choqué par les difficultés rencontrées lorsqu'il se croit dans un pays géographiquement proche, perçu, à tort, comme accueillant : la sidération se mue alors en silence. Du pays, les hommes reçoivent des photographies (dont l'ouvrage présente des reproductions). La famille y apparaît soigneusement vêtue, prenant la pause, témoignant par ce geste sa gratitude envers l'absent si présent. Quelques lettres d'intellectuels ayant fui la répression politique² renseignent sur l'histoire d'une génération intellectuelle, ses évolutions, ses ruptures idéologiques. Si le lecteur peut regretter qu'il n'en figure pas davantage, ce qui aurait sans doute permis d'accéder à la représentation d'une « autre » Afrique, sous un angle plus ouvertement politique, les auteurs respectent, grâce à une écriture sobre, la pudeur et les zones d'ombre de ces correspondances.

Véronique BONNET

Université de Paris XIII

1. Lettre de Sala Manzo, de Washington vers le Niger.

2. Notamment au Niger sous le régime de Seyni Kountché.

Note de lecture

Aziz CHOUAKI

Arobase

Paris, Balland, 2004,
221 p.

18 €

Arobase est un roman délicieusement drôle, sur un fond d'histoires aussi cafardeuses que légèrement contées. Son titre est supposé être le prénom de l'héroïne principale, mais il donne déjà un exemple de la manière dont Aziz Chouaki détourne le langage pour mieux l'imprégner d'une poésie bien à lui. De ce mot dont on ne connaît guère que son usage en informatique, voici ce qu'il écrit : « *Arobase, dans son prénom la base, mais aussi la rose, l'arôme, la robe, l'arriba corrida, le gothique fleuri, Anabase l'Aérobase...* » (p. 171).

La sensibilité de l'auteur au langage est la première chose qui frappe à la lecture de ce récit. Il se pourrait bien que son but principal, et son plaisir, soit de faire passer dans l'écriture et de faire entendre au lecteur la pointe la plus aiguë du parler contemporain – à Paris, chez les trentenaires qui font le théâtre d'aujourd'hui et essaient de se faire à travers lui. Se faire et se défaire, il en va ainsi de leur vie, parfois de leur survie, de leurs amours, de leurs engagements et enthousiasmes, pour lesquels ils sont capables de travailler parfois intensément, même si c'est de manière intermittente. Cette mobilité extrême, cette manière de vivre au plus près de ce que l'on ressent et de ce que véhicule le groupe auquel on appartient, c'est tout cela que restitue

le langage créé par l'écrivain à l'usage de ses personnages, invention certes, mais qui n'est possible qu'à partir d'une écoute et d'une connaissance approfondies. Aziz Chouaki utilise comme atout littéraire son oreille exercée de musicien.

De la demi-douzaine d'individus qu'il nous montre, regroupés par la mise en scène de l'**Othello** de Shakespeare que dirige Arobase, Aziz Chouaki parvient à nous donner une vision beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît d'abord – tant il est vrai qu'il veut garder à son récit une sorte de légèreté, une impression d'éphémère et de prise sur le vif. Vision complexe parce que nous les voyons à la fois au présent, dans leur gestuelle la plus quotidienne, et au passé, dans leur histoire aussi banale que pathétique, surtout celle d'Arobase, qui nous est dite à travers quelques navrantes péripéties. Ainsi va le récit, au fil narratif des plus minces, mais que l'on suit pourtant avec une sorte de fascination, tant il restitue le mouvement de la vie en toute transparence, sans recherche d'effets, soutenu par l'alternance entre les notations drolatiques et l'évocation des moments ou des êtres pas drôles du tout.

Othello et Shakespeare ne sont pas là par hasard : comme le grand Will, dont il emprunte l'apparence et le nom, l'auteur est de ceux qui s'instruisent à force de regarder le théâtre du monde, en essayant de s'y retrouver si faire se peut, et en y jouant successivement plus d'un rôle, les plus humbles n'étant pas les moins instructifs.

En se donnant Shakespeare pour modèle et pour maître,

Aziz Chouaki n'a pas fait un mauvais choix. Cependant son roman se trouve embarqué par là dans une aventure ambiguë, celle qui consiste à croiser l'intrigue du théâtre et celle de la vie, l'histoire de la jalousie que Iago suscite chez le Maure de Venise et de celle que Nénette suscite chez Arobase amoureuse du « Black » Jean-Ba. Incapable d'y croire vraiment, il ne convainc pas non plus ses lecteurs, de sorte que le statut de cette intrigue reste incertain : un peu parodique, un peu réaliste, à prendre au sérieux ou pas vraiment ? Là est le point faible du livre, comme si par modestie l'auteur refusait d'entrer vraiment dans son rôle de romancier. Encore une étape à franchir. Mais si le roman de Chouaki flanche au dernier moment, pour le reste, il ne triche pas. Il s'en dégage une justesse de trait qui est trop rare pour ne pas entraîner l'auteur plus avant dans son travail d'écrivain.

Denise BRAHIMI

Note de lecture

J. M. COETZEE

Elisabeth Costello : huit leçons

Traduit de l'anglais
(Afrique du Sud) par
Catherine Lauga du Plessis

Paris, Le Seuil, 2004,
310 p.

21 €

Né au Cap en 1940 dans une famille afrikaner de langue anglaise – une première contradiction déjà –, John Maxwell Coetzee ne quittera jamais la « galaxie Gutenberg ». Il a enseigné longtemps la littérature de langue anglaise à l'université de sa ville natale tout en voyageant et délivrant des conférences de par le monde. Il s'en est, plus récemment, éloigné et partage désormais son temps entre l'Australie et l'université de Chicago. Serait-il ulcéré par les propos peu amènes de certaines voix autorisées à propos de son avant-dernier roman, **Disgrâce**, jugé peu digne de la nouvelle Afrique du Sud ? Qu'à cela ne tienne, l'homme suit son chemin depuis trois décennies : depuis **Dusklands** (1974), recueil de deux nouvelles publié par les très progressistes éditions Ravan, jusqu'à **Elisabeth Costello** (2004). Mieux, Coetzee est à la tête d'une œuvre considérable, plusieurs fois couronnée – en particulier par le Prix Nobel de littérature 2003 –, comprenant huit romans, deux récits autobiographiques et quatre essais, sans parler des traductions du néerlandais et de l'afrikaans.

« Si un roman est bon, il s'y passe toujours plus de choses

que l'on ne peut en appréhender d'emblée » observe avec malice et justesse la romancière américaine Flannery O'Connor¹. En d'autres termes, le roman est efficace quand il agit à l'insu du lecteur, quand ce dernier reste dupe de la grâce du style et du charme de la plume. C'est très exactement le cas avec les écrits de Coetzee.

Comme de coutume, son dernier roman soulève une avalanche de sentiments contradictoires, un chapelet de questions sans réponse. Davantage que les précédents, **Elisabeth Costello**, sous-titré « huit leçons », suit une pente que n'aurait pas reniée Milan Kundera quand il définit le roman comme « une longue poursuite de quelques définitions fuyantes... La trame méditative du roman est soutenue par l'armature de quelques mots abstraits »². Ce roman philosophique, éminemment polémique, jusque dans sa forme, se compose concrètement de huit chapitres comme autant de leçons précédées d'un court post-scriptum. Les huit chapitres sont sobrement intitulés : 1/Le réalisme ; 2/Le roman en Afrique ; 3/La vie des animaux : un. Les philosophes et les animaux ; 4/La vie des animaux : deux. Les poètes et les animaux ; 5/Les humanités en Afrique ; 6/Le problème du mal ; 7/Éros ; 8/À la porte. Ils sont tous autonomes et certains ont connu une vie antérieure à l'instar de « La vie des animaux », issu des *Tanner Lectures* (conférence délivrée par l'auteur le 15 et 16 octobre 1997 à l'université de Princeton) et publié comme tel par la suite. Tout le talent de l'auteur de **Disgrâce** est d'avoir réussi à insuffler de la sève romanesque dans ce moule

a priori peu fertile pour l'imagination. Pourtant passé expert dans l'art de la visitation (**Le Maître de Pétersbourg** dans le sillage de Dostoïevski ou **Foe** dans l'ombrage de Daniel Defoe), jamais Coetzee n'a été aussi prêt de cette tradition du roman herméneutique, dans cette attention soutenue et tremblée portée au verbe plutôt qu'aux actions et aux images.

Cependant rien de désincarné dans cet opus. La peinture de la vieille romancière australienne est plus que convaincante. La plume de l'auteur suit comme un métronome les pulsations du corps détraqué d'Elisabeth Costello. On s'endort de fatigue avec elle. On rêve de conserve.

À travers un personnage qui ressemble fort à l'auteur – écrivaine fameuse mais incommodée par les traditions entourant la gloire littéraire (Elisabeth va jusqu'à se comparer au chimpanzé apprivoisé de Kafka qui fait un discours devant des académiciens) –, Coetzee nous plonge au plus profond de la psyché humaine. Race, sexe ou religion, rien ne résiste à sa plume foreuse. Tout vole en éclats. Reste un testament de rebelle – de ceux qui n'en ont pas l'air. Une œuvre de haut vol.

Abdourahman A. WABERI

1. Citée par Angelo Rinaldi, in *Le Figaro* du 12/10/2004, p. 1.

2. **L'Art du roman**, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1995 (première parution : 1986), p. 151.

Note de lecture

Roland COLIN

Kènédougou au crépuscule de l'Afrique coloniale

Préface de Georges Balandier

Paris/Dakar, Présence Africaine, 2004, 400 p.

28 €

Spécialiste du développement¹, mais aussi analyste subtil de la littérature orale², Roland Colin retrace dans **Kènédougou** l'expérience qui a été la sienne, de 1952 à 1954, comme adjoint au commandant de cercle de Sikasso, où il arrive au sortir de l'École Nationale de la France d'Outre-Mer.

L'ouvrage constitue d'abord une radiographie du cercle de Sikasso, qui fait apparaître la « *mécanique du pouvoir blanc* » (chapitre 5), la « *microsociété coloniale* » (chapitre 7), les « *médiateurs ambigus* » sans lesquels le système colonial ne pourrait fonctionner : chefs de canton, militaires, fonctionnaires (chapitre 8), le rôle des missions (chapitre 10). Parallèlement, en particulier grâce à sa connaissance du dioula et du sénoufo, l'auteur souligne les dynamiques qui marquent la société africaine en ces dernières années du « *temps de la force* » : perturbation introduite par la culture du coton chez « *les gens du mil* » (chapitres 9 et 13), relation entre l'islam, l'animisme et le culte syncrétique du « *dieu de San* » (chapitre 11), conflits examinés par la « *justice des Blancs* » dans le chapitre 12 (l'administrateur

adjoint est président du Tribunal de 1^{er} degré), rôle des élus et montée en puissance du Rassemblement Démocratique Africain (chapitre 14).

Les tensions observées sont de deux sortes : d'un côté, entre les Africains et le pouvoir blanc ; de l'autre, entre le RDA et certaines forces jugées rétrogrades, comme les chefs de canton mis en place par le colonisateur. D'où la nécessité, pour saisir ce qui se passe, d'aller « *de l'autre côté du miroir* » (p. 157) et d'en revenir.

À cet égard, **Kènédougou** offre une réflexion profonde sur la nécessité pour l'administrateur de tenir compte de l'histoire. Dès son arrivée, Roland Colin étudie l'histoire du cercle à partir des documents retrouvés dans « *l'armoire aux trésors* » (p. 77 et sq.) de son bureau. Il reconstitue la prise de Sikasso par les Français, le 1^{er} mai 1898, et la généalogie des onze chefs de canton du cercle, issus de familles ralliées au conquérant. À ces documents s'ajoute une pièce exceptionnelle : le Mémorial de Kèlètigu Berté, confié à l'auteur par Oumar Berté, fils de ce « chef de province » mort en 1915 et reproduit en annexe (p. 359 et sq.).

Mais cette « traversée du miroir » est aussi celle d'un couple, Renée et Roland, dont se trouve retracé ici un itinéraire africain fait de ferveur et de non-conformisme. Nous touchons là à la dimension mémorielle de ce livre qui mêle l'espace public et l'espace privé, l'hier et l'aujourd'hui. Sur ce plan, **Kènédougou** développe

en particulier un superbe contrepoint entre le récit et la cinquantaine de photos 6x6 prises par Renée, dont la mort, peu avant l'achèvement de l'ouvrage, ajoute à celui-ci quelque chose de poignant.

Cependant, aucune nostalgie. D'un bout à l'autre, **Kènédougou** est animé d'une passion de comprendre et de réfléchir aux conditions susceptibles d'apporter le progrès. La colonisation fut la confrontation entre « *la logique exogène de l'État dominant et la logique endogène d'un peuple dominé* » (p. 105). Roland Colin rappelle que cette situation n'a pas disparu avec l'indépendance. Elle explique en particulier les échecs rencontrés par les régimes animés par des « *activistes dépourvus de véritables messages, et sans légitimité au regard de la société paysanne* » (p. 352). Mais aussi la réussite, dans les années 70, de la filière du coton au Mali, « *revanche diffuse au cœur du pays profond* » (p. 353).

Bernard MOURALIS

1. Roland Colin, **Systèmes d'éducation et mutations sociales. Continuité et discontinuité dans les dynamiques socio-éducatives : le cas du Sénégal** [1977], Lille, *Atelier de reproduction des thèses*, et Paris, Champion, 1980, 2 vol., 1011 p.

2. Roland Colin, **Les Contes noirs de l'Ouest Africain**, préface de L. S. Senghor, Paris, Présence Africaine, 1957, 207 p. et **Littérature africaine d'hier et de demain**, Paris, ADEC, 1965, 199 p.

Note de lecture

Conflits de mémoire

Sous la direction de
Véronique Bonnet

Avec la collaboration de
Christophe Pradeau et
Françoise Simonet

Paris, Karthala, 2004,
366 p. (coll. Hommes et
sociétés)

26 €

Organisé à l'université de Paris XIII en mars 2002, le colloque « Conflits de mémoire » – où vingt-huit chercheurs interrogeaient le jeu complexe entre différentes instances de la mémoire, générateur d'affrontements ou de déni, de commémoration ou d'oubli – s'orientait selon deux axes « événementiels » : les conflits de mémoire liés à la Seconde Guerre mondiale et ceux générés par l'histoire postcoloniale.

Comme le rappelle Véronique Bonnet dans son introduction, il s'agit moins de prolonger une réflexion souvent menée ailleurs sur le couple mémoire/histoire, que de saisir les enjeux *internes* à toute construction mémorielle, dans ses différentes phases et à travers ses multiples acteurs : l'État et sa « *politique de la mémoire* » toujours sélective ; les acteurs savants de la recherche, parfois producteurs d'une « *mémoire officielle* » instrumentalisée ; les différents « *groupes humains* » victimes de crimes déniés ou passés sous silence ; et enfin l'individu témoin, écrivain, ou les deux à la fois.

Chaque contribution illustre et réfléchit ces enjeux, ce qui fait toute la richesse de l'entreprise. L'ouvrage aurait peut-être gagné

en clarté à être organisé selon les types de « conflits » de mémoire, en s'attachant à cerner leur dynamique propre entre oubli et négation, « *divergences mémorielles* » et possible mémoire « *commune* », transmission et réception. La difficulté de créer une logique d'ensemble étant le propre de ce type de recueil, on se perd un peu entre un regroupement par événement (la Seconde Guerre mondiale), par aire géographique (le Maghreb) ou par type de violence politique (ethnisme, totalitarisme et génocide). Ce flou questionne la pertinence même de la notion de « conflit de mémoire », selon qu'on l'applique aux contradictions internes de la mémoire individuelle ou aux heurts entre mémoires hétérogènes.

Reste que l'ouvrage contient des articles de grande qualité, qui font ressurgir des mémoires marginalisées ou étouffées (Tsiganes en Allemagne, déportées italiennes, juifs résistants communistes, victimes de la torture en Algérie ou de l'univers carcéral marocain), ou qui montrent comment les témoignages des victimes, parfois œuvres littéraires (celles d'Hyvernaud ou de Rheinhardt), sont exclus à la fois du canon littéraire et mémoriel. L'attention portée au témoignage au sein des sciences humaines¹ nous semble essentielle, et très précieux le souci d'accorder une large place à la littérature « *comme composante essentielle des sciences humaines et sociales* »², la majorité des auteurs soulignant le rôle fondateur du témoignage dans la construction mémorielle, et celui de transmission propre au discours littéraire (diversement exemplifié, entre autres, par Véronique Bonnet, Boniface

Mongo-Mbousa, Michel Naumann, Bernard Mouralis, Z. Ali Ben Ali). Discours testimonial et littérature, lorsqu'ils ne se confondent pas, sont les deux lieux d'inscription de la mémoire dans le champ mémoriel et culturel, là où s'opère ensuite la transmission d'une expérience subjective occasionnant une « *mise en crise de la mémoire officielle* »³.

C'est d'ailleurs en déplaçant la notion de « conflit » de mémoire vers une confrontation entre « mémoire » et « vérité » que Romuald Fonkoua sonde la complexité du type de transmission spécifique opérée dans et par la littérature et le discours testimonial. À partir des œuvres de Boubacar Boris Diop et de Gillian Slovo, il montre de façon lumineuse comment l'écrivain, dépositaire à la fois de la vérité du témoin et de celle des « faits », doit nécessairement rendre compte de ces « *blancs de l'histoire du témoin* » qui ne recourent pas toujours les vérités de la justice ou de l'histoire. Rendre possible une « *politique de la juste mémoire* » (Ricoeur) en Afrique devient ici l'horizon utopique de l'écrivain africain du XXI^e siècle.

Aurélia KALISKY

1. V. la communication de Christiane Chaulet-Achour à propos de la torture en Algérie.

2. Véronique Bonnet.

3. Véronique Bonnet.

Note de lecture

Driss CHRAÏBI

L'homme qui venait du passé

Paris, Denoël, 2004, 200 p.

15 €

On pourrait presque écrire : « Le nouveau Chraïbi est arrivé ! » tant ce nouveau roman, qui poursuit les investigations de l'inspecteur Ali, depuis plusieurs années maintenant, se lit d'un trait. Le grand romancier marocain, à soixante-dix-sept ans comme il le rappelle lui-même dans la préface, est en forme et cela ne peut que réjouir ses lecteurs et ses fidèles. Driss Chraïbi n'a rien perdu de sa verve.

Son nouveau roman, où l'inspecteur Ali reçoit l'ordre de son ministre d'enquêter sur une mort suspecte, un cadavre que l'on trouve dans un puits à Marrakech, est un véritable périple international qui mène le héros du Maroc (de Marrakech à Tanger) à la France, la Suisse, l'Afghanistan, le Pakistan. Tout y est : corruption, trafic d'influence, terrorisme, trafic de drogue, blanchiment d'argent, guerre en Irak, violence politique à travers la planète, hégémonie économique et mondialisation arrogante. Tous les ingrédients sont là. Les acteurs politiques sur la scène mondiale sont les mêmes dans la réalité : Bush, Ben Laden, feu Hassan II, Driss Basri, son ministre de l'intérieur. Sa majesté royale actuelle, la CIA, CNN, Al-Jazira, etc. Chraïbi réussit avec ce roman un portrait anatomique au scalpel, un des plus habiles et des plus pénétrants de l'actualité mondiale, où les événements s'enchevêtrent, les intérêts sont complices, l'argent est maître. Ni foi ni loi, le

monde est une jungle où le crime l'emporte sur l'intégrité, la barbarie sur l'humanisme.

Mais il s'agit là, avant tout, d'un roman et non d'un essai ennuyeux, un roman écrit avec tout l'art de Chraïbi : un humour rare, une impertinence vive et ravageuse, la malice aidant. On ne peut qu'adhérer aux paroles succulentes de l'inspecteur Ali, son intelligence, son franc-parler, sa culture, ses digressions et ses transgressions, ses propos et dialogues qui prennent des détours détonants pour des démonstrations dignes des plus grands romans policiers. L'exploration du paysage social marocain est toujours alerte, attentive à son évolution, pas toujours dans le bon sens d'ailleurs, et l'écrivain se laisse prendre souvent par une amertume née du constat de l'échec du développement, de la disparition de valeurs ancestrales authentiques, humaines. L'inspecteur Ali est plus qu'un inspecteur de police ou un grand flic, il est avant tout un grand enquêteur sur la société, en somme, un vrai sociologue, un grand connaisseur de l'âme du peuple marocain, de la rue, de sa survie et de sa débrouillardise. Et non sans nostalgie exigeante, il regrette un passé plus simple, moins cupide, une époque plus vraie, où la modernité ne signifie pas la perte des valeurs d'hospitalité, d'intégrité. Ali est sans merci dans ses jugements sur la société marocaine et son évolution, et s'il vient du passé, comme le veut le titre du roman, c'est que la civilisation actuelle perd son âme au nom d'une pseudo-modernité immorale. Inutile de rappeler ici que l'inspecteur Ali n'est que le double de l'auteur. Nous sommes prévenus dès la

préface au roman : « *J'assume pleinement et publiquement les prises de position de l'inspecteur Ali.* » (p. 9). La raison ? : « *La vie était un roman, une comédie humaine. Elle est devenue une tragédie à l'échelle planétaire.* » (p. 9). Ce grand livre se lit comme une profession de foi, un cri d'alarme d'un écrivain à la recherche de l'humanité. Un roman à lire sans modération.

Tahar BEKRI

Université de Paris X -
Nanterre

Note de lecture

Achmat DANGOR

Fruit amer

Traduit de l'anglais
(Afrique du Sud) par Pierre-
Marie Finkelstein

Paris, Mercure de France,
381 p.

26 €

Après **La Malédiction de Kafka**¹ et **En Attendant Leila**², **Fruit amer** est le nouveau roman du Sud-Africain Achmat Dangor, dont l'action se situe dans la nouvelle Afrique du Sud, mais sur laquelle plane encore l'ombre de l'ancien pays. Certes, l'apartheid est mort, mais les souvenirs des injustices du passé ne cessent de surgir du fond de la mémoire consciente et inconsciente des êtres et continuent d'empoisonner leur vie. Tel est le sens du titre de ce beau roman, sous la plume de l'un des écrivains sud-africains les plus talentueux et les plus perspicaces de sa génération.

Avec **Fruit amer**, l'écrivain poursuit sa réflexion sur l'hybridité amorcée dans les romans précédents, en en faisant une métaphore de la condition sud-africaine. « *En tant que Sud-Africain, la question des identités hybrides me touche. J'ai du sang asiatique et hollandais en moi. Je ne sais pas qui je suis* »³, Dangor aime-t-il rappeler. Le roman commence par un viol, ou plutôt par le souvenir d'un viol perpétré sur la personne d'une jeune métisse par un policier sud-africain, quasiment sous les yeux de son mari, membre du service de contre-espionnage de l'ANC. Vingt ans plus tard, faisant ses courses

dans un supermarché du quartier chic où les Ali ont déménagé après la chute du régime de l'apartheid, Silas tombe nez à nez avec le tortionnaire de son épouse : « - *Du Bois ? Lieutenant Du Bois ?/- Oui, répondit-il en toisant Silas de la tête aux pieds. - Vous vous souvenez de moi ?/- Je devrais ?* »

Rencontre banale dont les répercussions profondes posent la question du mal, et du besoin inexorable d'y faire face. Sceptique par rapport aux travaux de la Commission Vérité et Réconciliation, Dangor ne croit pas beaucoup aux vertus du pardon (« *Je ne crois pas que le pardon, cette approche sentimentale des problèmes, aide à les résoudre* ») et explore dans ce livre les différentes stratégies mises en œuvre par les victimes elles-mêmes pour vivre avec le mal. Mais peut-on vraiment vivre avec le mal ? La réponse à cette question essentielle est fournie par les drames et les turbulences psychiques qu'entraîne la rencontre accidentelle de Silas avec son tortionnaire. Silas et son épouse Lydia avaient fait jusque-là le choix d'occulter le passé douloureux. C'était sans compter ces bombes à retardement qui peuvent devenir les drames du passé trop soigneusement enterrés sous la chape de plomb de la bien-séance. Lydia tente de s'autodétruire avant d'engloutir ses proches, son mariage et elle-même sous une salve de haine et de ressentiments. Elle s'éloigne de son mari qu'elle accuse de vouloir s'approprier sa douleur de femme violée, souillée, moquée. La seule personne pour qui elle éprouve encore un sentiment réel, c'est

son fils Mickey, « *fruit amer* » de ses tourments d'il y a vingt ans. Mickey, pour sa part, ayant eu vent du viol de sa mère en lisant le journal intime de celle-ci, plonge dans une crise existentielle qui ne s'apaisera que lorsqu'il l'aura vengée. Cet acte de vengeance permet en quelque sorte à Mickey de s'inscrire dans une histoire, celle du père, de son père adoptif, Silas, qui avait fui l'Inde coloniale après avoir tué le violeur de sa sœur.

Ainsi procède par échos et contrepoints, jalonné de bribes de chansons (Leonard Cohen) et de poésie (Rumi, Cavafy), ce récit grave et quasi élégiaque. À travers la vie écartelée de ses protagonistes, Achmat Dangor nous livre une méditation subtile et ironique sur l'Afrique du Sud contemporaine qui n'est pas sans évoquer l'atmosphère oppressante éclairée par la lumière de l'écriture des romans de Nadine Gordimer, citée en exergue du livre.

Tirthankar CHANDA

1. Paris, Mercure de France, 2000. Traduction de Maryse Leynaud (coll. Bibliothèque étrangère).

2. Paris, Dapper, 2003. Traduction de Valérie Morlot-Duhoux (coll. Dapper Littérature). Voir le compte-rendu sur cet ouvrage dans Notre Librairie n° 152, oct.-déc. 2003.

3. Propos extraits du « *Conte immoral de Dangor* », entretien avec Catherine Bedarida, in « *L'Afrique du Sud au présent* », numéro spécial du Monde des Livres, octobre 1997.

Note de lecture

Lewis DESOTO

Les larmes viendront plus tard

Paris, Plon, 2004, 502 p.

18,50 €

A Blade of Grass (2004) est le premier roman d'un Sud-Africain qui, dans les années 60, a émigré au Canada et partage depuis son temps entre Toronto et la Normandie. C'est un texte qui s'inscrit dans la longue tradition sud-africaine des « romans de la ferme » mais qui modernise ce genre littéraire séculaire en transposant l'action dans les tout derniers jours de l'apartheid.

Les personnages blancs sont un couple de jeunes fermiers plutôt lucides et généreux. Le mari est conscient des difficultés qu'il va rencontrer en exploitant ce domaine qu'il vient d'acquérir : « *C'est une terre de séparations – entre veld et cultures, nature sauvage et domptée, entre Noir et Blanc.* » (p. 37). Mais il pense être capable de dépasser ces antagonismes ancestraux : « *Il croit fermement que s'il est juste, impartial, généreux, alors, il sera compris, et non rejeté, peut-être même le respectera-t-on.* » (p. 72). C'est sans tenir compte de la résistance armée qui s'organise en secret dans tout le pays : sa voiture va sauter sur une mine et sa femme, la douce Marit, va, malgré son inexpérience, décider de conserver l'exploitation. Pour ce faire, elle décide de tourner le dos à ses voisins blancs qui, d'ailleurs, s'apprentent à quitter le pays : elle s'habille à l'africaine et partage sa vie avec une jeune servante noire, Timbi, dont elle fait sa confidente et son alliée. Les deux femmes s'efforcent

tant bien que mal de gérer le domaine en se berçant de l'illusion que la ferme leur appartient maintenant à toutes deux. Mais lorsque le bétail sera volé, les poules égorgées, les récoltes dévastées et l'alimentation en eau et en électricité coupée, force leur sera de constater que « *la ferme n'appartient plus à personne* » (p. 443).

En fait, leur sort n'est plus entre leurs mains car, en réalité, elles dépendent des hommes qui rôdent autour d'elles et finissent par leur imposer leur présence. Le plus inquiétant de ces « visiteurs » est un jeune *xhosa* qui sort de l'ombre pour s'emparer de la ferme. Il parviendra à transformer Marit en sa servante et à se considérer comme le maître des lieux mais finira par mourir parmi les guérilleros qui l'ont embrigadé de force. Parmi ceux-ci réapparaît Joshua, l'ancien contremaître de la ferme. C'est maintenant « *un soudard animé d'une servilité sournoise* » (p. 444) qui insultera la Blanche et violera la Noire. Mais celle-ci l'abattra dans un ultime geste de défense : « *Toute la détresse, tout le gâchis qui résume son pays est dans ce fusil, cet instrument de haine. Avec une exclamation de dégoût, elle le jette loin d'elle.* » (p. 491).

Le livre se clôt sur un double constat d'échec. Marit, brutalisée par les soldats, va se noyer dans la rivière qu'elle aimait tant et disparaît en réalisant à quel point elle n'est jamais parvenue à s'intégrer « *dans ce pays qui n'est pas le sien... J'ai toujours été perdue... Je n'ai jamais été d'aucun lieu, je n'ai jamais eu vraiment d'attaches* » (p. 498). Timbi parvient, elle, à survivre mais restera à jamais marquée par son impuissance à sauver

celle avec qui elle avait tant partagé : « *Les larmes de Tembi jaillissent, se mêlant à celles de Marit. « J'aurais tant voulu pouvoir t'aider. Oh, Marit. »* (p. 453).

Souvent mélodramatique et didactique, ce roman implacable parvient, cependant, à célébrer la pérennité reconfortante de la terre africaine. En effet, DeSoto accorde à Timbi un privilège symbolique : tout au long du livre, il la montre cultivant une sorte de minuscule jardin secret où, à l'aide de quelques graines, elle espère pouvoir « *faire pousser ce qui ne pousse pas encore. Sur ce petit bout de terre. D'où surgira la douceur. Comme un présent* » (p. 502). Ce sont pratiquement là les derniers mots de ce texte de dépossession et de dévastation et il n'est pas indifférent que ce soit la jeune servante noire qui les prononce, seule survivante de ce désastre annoncé et, en ce sens, « *l'incarnation de ce pays* » (p. 324).

Denise COUSSY

Note de lecture

ENDA GRAF Sahel

Une Afrique s'invente, recherches populaires et apprentissages de la démocratie

Paris, Karthala, 2001, 321 p.
(coll. Économie et développement)

25 €

Publié par une branche d'ENDA, organisation non gouvernementale (présidée par l'écrivain Cheikh Hamidou Kane) qui œuvre pour « *l'environnement et le développement dans le Tiers-Monde* », ce livre présente un bilan lucide des actions entreprises depuis 25 ans et s'offre comme un laboratoire d'idées. Se refusant à séparer théorie et pratique, l'équipe du Groupe de Recherche Action Formation en Afrique de l'Ouest (GRAF Sahel) expose la question du développement sous trois éclairages complémentaires : l'approche sociologique se manifeste dans la réflexion autocritique que cette ONG porte sur ses institutions, ses programmes et les succès ou les échecs de leur intégration aux sociétés africaines ; l'approche épistémologique s'avère salutaire pour comprendre comment différentes logiques intellectuelles sous-tendent la conception et la pratique du développement, lesquelles procèdent nécessairement de modèles culturels et s'appuient donc, implicitement, sur des modes particuliers de la relation à l'autre ; enfin, l'approche délibérément politique souligne combien la question du développement est inscrite au cœur même de rapports de pouvoir à l'intérieur des sociétés africaines, mais aussi entre ces dernières et les sociétés occidentales. C'est

en articulant constamment ces trois approches qu'ENDA GRAF opère un radical changement de perspective.

La première partie analyse « *les expériences qui font bouger une institution* » : « *les caisses d'épargne populaires du Grand Yoff* », « *l'ambition de sauver les terroirs autour de Thiès* », mais aussi « les conflits » générés – avec les paysans, par l'imposition de solutions extérieures ; entre les ONG, par la concurrence des principes et méthodologies – qui contribuèrent à rompre avec la « *conception dominante* ». Le développement ne se fait plus selon une « *logique messianique* » (où l'on est le sauveur), ni selon une « *logique de transfert* » (où l'on apporte le savoir) ou « *de projet* » (où l'on planifie un objectif), mais il se pratique désormais selon une « *logique de forum ouvert* », une « *logique d'échange et de décroïsonnement* » (où l'on partage les savoirs, où l'on expérimente conjointement plusieurs chantiers) et dans une « *démarche cumulative* » où le processus et le cheminement, parce qu'ils sont (et reposent sur) des « *expériences de vie* », importent évidemment plus que des « *résultats* » certes quantifiables, mais profondément abstraits. Sur le constat que « *les situations techniques sont d'abord des situations sociales* », la deuxième partie se centre sur « *les personnes et les groupes en recherche* ». Identités et savoirs sont toujours plus complexes que les « *catégories* » ou « *la science* » : on n'a pas affaire uniquement à des « *jeunes* », des « *femmes* », mais à des individus intégrés à de multiples réseaux sociaux ; les paysans, formés par la pratique, sont davantage des « *polytechniciens* » que les experts légitimés par des

diplômes. Le gain est donc double lorsque l'on privilégie l'horizontalité et l'interaction : on renforce l'autonomie plutôt que la dépendance et tous les acteurs deviennent des chercheurs, d'où la notion de « *recherches populaires* ». À partir de ces enseignements, la troisième partie entreprend de redéfinir les concepts de « *développement* », de « *pauvreté* », trop souvent (et exclusivement) interprétés en termes économiques : par-delà la capacité de consommer autant que l'Occident, il y a la possibilité de vivre en synergie avec son milieu, en équilibre avec son environnement ; si la pauvreté caractérise une pénurie matérielle, elle peut servir à désigner, ailleurs, la parcimonie des relations ou des solidarités sociales, voire l'indigence culturelle. La quatrième partie détaille, pour finir, les principes d'action et les nouveaux modèles relationnels issus de ces expérimentations et constats. Une Afrique s'invente, nous montrent les auteurs, mais on découvre aussi comment une invention occidentale, le développement, assurément s'africanise.

Anthony MANGEON

Note de lecture

Poésie algérienne francophone contemporaine

Dirigé et présenté par
Abdelmajid KAOUAH

Gémenos, Autres Temps,
2004, 272 p.
(coll. Temps poétique)

19 €

Il était nécessaire d'actualiser les anthologies de poésie algérienne (celle de Denise Barrat, dès 1963, puis celles de Jean Sénac en 1970 et de Jean Déjeux en 1981) qui avaient révélé la force d'une parole poétique, partie prenante dans la lutte de libération nationale. Le choix d'Abdelmajid Kaouah pour mener à bien cette mise en perspective est tout à fait pertinent. Poète lui-même (on lui doit plusieurs recueils, publiés à Alger d'abord, puis en France où il a été contraint de s'exiler), auteur d'un travail universitaire sur « *la poésie algérienne de langue française, de l'engagement à la contestation* », il maîtrise parfaitement son sujet et il offre un panorama renouvelé de la production poétique de son pays.

Il a retenu les textes de 55 poètes, rangés par ordre alphabétique, de Nouredine Aba à Hamid Tibouchi, chacun sobrement présenté par une brève notice biobibliographique. On est heureux de retrouver quelques textes des poètes consacrés : le flamboiement mystérieux des poèmes d'amour de Mohammed Dib, la violence éruptive de Kateb Yacine (« *Pareil au scorpion/Toute colère dehors/J'avance avec le feu du jour/Et le premier esclave que je rencontre/Je le remplis de ma violence...* »), la sensibilité écorchée vive et

le non-conformisme de Jean Sénac, la poésie militante des années de libération (Nouredine Aba, Anna Gréki, Malek Haddad, Henri Kréa). On découvre aussi des textes moins connus, comme les poèmes d'Assia Djebar, publiés en 1969, où l'on entend déjà la thématique à venir de la romancière (« *Mais dans l'abîme de ma mémoire/Berceuses légendes ou désespoir/S'est perdu le chant de ma langue/Comme un songe d'été sous les mangues* »).

Reste que la présentation, riche et étoffée (environ 70 pages), consacre la plus grande part de l'espace à rappeler les conditions d'émergence de cette poésie de lutte pour l'indépendance, qui s'est prolongée jusqu'aux années 70. Il faut attendre les dernières pages, au demeurant très bien informées, pour trouver une documentation sur les années récentes : prise de distance par rapport aux slogans révolutionnaires (« *Arrêtez de célébrer des massacres/Arrêtez de célébrer des noms/Arrêtez de célébrer des fantômes/Arrêtez de célébrer des dates* » s'écrie Ahmed Azeggah) et volonté de prendre la parole pour rompre le mutisme imposé, dénoncer la pétrification religieuse de la société ou le sort fait aux femmes (plusieurs poètes, comme Youcef Sebti ou Hamid Skif, dénoncent le viol légal de la « nuit de noces »). Quelques revues, souvent fragiles et éphémères, le recours à l'autoédition, l'apparition, après 1988, d'éditeurs privés permettent une modeste diffusion. La montée de l'intégrisme a voulu condamner à mort cette expression libre. Tahar Djaout et Youcef Sebti l'ont payé de leur vie. Et beaucoup de poètes ont choisi l'exil, si bien

qu'aujourd'hui la poésie algérienne tend à se délocaliser en France.

Les dernières décennies ont connu l'épanouissement de poètes attachés à approfondir leur relation aux mots et au monde : Malek Alloula, Rabah Belamri, trop tôt disparu (« *ne serions-nous qu'un miroitement d'abîme/qu'une page blanche volée à la mort* »), Nabile Farès, Habib Tengour. De plus jeunes (comme Aziz Chouaki ou Djamel Imaziten) sont déjà plus que des promesses. Le recueil se clôt avec bonheur sur ces vers d'Hamid Tibouchi : « *la/vérité/éclatera/comme une pastèque bien mûre/nous la boirons/nous n'aurons plus soif/de rien/nous danserons sur nos vieux cauchemars/et nous ferons l'amour/en plein air/sans fausse honte* ».

Jean-Louis JOUBERT

Note de lecture

Alpha Oumar KONARÉ,

un Africain du Mali Entretiens avec Bernard Cattaneo

Paris, Cauris éditions,
2004, 178 p.

14 €

Le livre est d'abord né d'une rencontre : celle d'un président de la République malienne, musulman, et d'un journaliste français, directeur d'un journal catholique. Si les hommes politiques et les journalistes ont l'habitude de se côtoyer, cette rencontre-ci paraît à première vue improbable. Qu'elle donne naissance à un livre l'est encore plus. Pourtant, quand, en 2002, Bernard Cattaneo propose à Alpha Oumar Konaré, tout récemment retiré de la présidence de la République, de publier une série d'entretiens, ce dernier accepte « sans hésiter ».

En effet, plusieurs choses semblent lier ces deux personnages. Président de la Fédération française de la presse catholique et directeur du groupe de presse *Courrier français*, Bernard Cattaneo a également été, pendant huit ans, directeur général des *Classiques africains*, qui édite et diffuse des ouvrages scolaires en Afrique francophone. En ancien instituteur, Alpha Oumar Konaré n'est pas insensible aux questions d'éducation – c'est d'ailleurs l'un des grands chantiers auxquels il s'est attelé pendant ses deux mandats présidentiels, entre 1992 et 2002. Dans le livre, il revient longuement sur ses actions, en regrettant de ne pas avoir trouvé le consensus nécessaire pour mener à bien tous les projets entamés.

Au-delà des bilans politiques, c'est le parcours personnel de l'ancien instituteur devenu militant qui est au cœur des entretiens. Alpha Oumar Konaré parle de son enfance dans une famille polygame, de son père enseignant qui lui a transmis la vocation, de l'éducation basée sur les « *valeurs de solidarité, de communion et d'hospitalité* ». Très jeune, le choix d'enseigner lui apparaît comme une évidence. Dès 18 ans, il est affecté maître d'école à Kayes, dans l'établissement que son père avait dirigé.

Après des études plus poussées à l'École normale supérieure qui l'orienteront vers l'histoire et l'archéologie, le jeune Konaré reçoit une bourse et se retrouve avec sa jeune épouse en Pologne. Il parle de ce séjour avec tendresse, avec une légère pointe d'ironie. En effet, au jeune marxiste qu'il était, les années en Pologne furent une révélation : « *Ce système à l'aspect doctrinaire, mécanique, qui fait rêver, qui me faisait rêver au paradis sur terre, j'en suis sorti dubitatif, et j'ai compris que pour mener à bien ce combat, il fallait le mener avec les hommes tout en tenant compte de leur aspiration spirituelle.* »

La spiritualité, justement. Devant les questions de Cattaneo, l'ancien président n'hésite pas à évoquer la diversité religieuse du Mali, les vertus du dialogue et, sur un ton plus intime, sa propre relation à Dieu. Ce sont certainement ces réflexions plus personnelles qui font l'intérêt du livre pour un lecteur déjà familier avec le personnage politique. À travers les questions de Cattaneo, dans

lesquelles on sent une profonde admiration pour la personnalité et l'action d'Alpha Oumar Konaré, le lecteur découvre un homme, époux et père de famille, avec ses désillusions et ses rêves, ses regrets et ses joies, ses contradictions et ses convictions.

Taina TERVONEN

Note de lecture

Antjie KROG

La Douleur des mots

Traduit de l'anglais
(Afrique du Sud)
par Georges Lory

Arles, Actes Sud, 2004,
480 p. (coll. Afriques)

23,90 €

« La douleur des mots », c'est l'atroce exercice qui consiste à décrire les tortures que l'on a subies, et exercice peut-être pire encore, à avouer celles que l'on a infligées. C'est ce qu'ont fait victimes et bourreaux devant la Commission Vérité et Réconciliation installée en Afrique du Sud après la libération de Nelson Mandela et l'abolition de l'apartheid. Une journaliste de la radio sud-africaine, qui est aussi poétesse, Antjie Krog, a assisté aux interminables audiences de cette confrontation judiciaire qui a duré de 1996 à 1998 et a vu comparaître 7 000 tortionnaires et témoigner 22 000 victimes. Elle en a tiré un récit au jour le jour qui jette un éclairage sans merci sur l'aspect le plus sinistre du système de l'apartheid, celui de la répression policière, qui s'est surtout exercée contre les Noirs. La commission, qui était présidée par Mgr Desmond Tutu, archevêque anglican de Johannesburg, prix Nobel de la Paix, s'inspirait d'une expérience faite au Chili après la chute de la dictature Pinochet : les tortionnaires qui viendraient confesser leurs crimes se verraient amnistier. À condition de ne rien omettre et pourvu qu'ils aient agi sur ordre d'un appareil gouvernemental en croyant de bonne foi – si l'on peut dire – œuvrer au maintien de la loi.

Les confessions de cinq policiers blancs d'un centre de torture installé dans une ferme, à Vlakplaas, dans le nord du pays, ont été les plus difficiles à supporter et en même temps les plus révélatrices. L'un des cinq ajoute ainsi, après l'électrocution de cinq Africains : « *À l'époque, je pensais que c'était juste.* » La présence, rapportée par une victime, d'un bocal avec la main coupée d'un Noir conservée dans le formol dans un commissariat de Port-Elizabeth en dit long sur l'état d'esprit de la police à l'époque. Le récit d'une femme noire qui a été piétinée par les policiers « *plus que les autres parce qu'elle était enceinte* », celui d'un homme auquel la torture à l'électricité sur ses parties génitales a fait perdre sa virilité, celui d'un vieillard traumatisé par une descente de police aussi brutale qu'inexpliquée ont été parmi les plus éprouvants, y compris pour les journalistes, et plus encore sans doute pour Antjie Krog : elle appartient en effet à une vieille famille afrikaner, la race des bâtisseurs de l'apartheid.

Entre autres personnalités, la commission a fait comparaître Winnie Mandela, pour le meurtre en 1989 à Soweto d'un jeune garçon, Stompie, par le club de jeunes footballeurs qui lui servaient de gardes du corps : ce n'est qu'au terme d'une terrible supplique que Mgr Tutu est parvenu à arracher des regrets à l'épouse de Nelson Mandela.

Dernier chapitre du livre, le déplacement de la commission à Wilderness, une petite ville de la province du Cap, pour y interroger l'ancien président Pieter Botha, 82 ans, surnommé « *le vieux crocodile* », veuf et récemment remarié avec une

jeune femme. L'auteur ne peut que constater l'arrogance du vieillard.

Antjie Krog a été très fortement secouée par ce qu'elle a entendu à la commission. Et aussi par les menaces et les insultes de quelques partisans forcenés de l'apartheid qui ne supportaient pas sa chronique quasi quotidienne à la radio sud-africaine. Elle a frôlé la dépression nerveuse : ce qui donne à son livre une émouvante tonalité.

Claude WAUTHIER

Note de lecture

Werewere LIKING

La Mémoire amputée

Abidjan, NEI, 2004, 415 p.

Fidèle à la tradition du chant-roman¹, Werewere Liking évoque dans cette cinquième prose poétique des valeurs essentielles : le culte des ancêtres, la femme comme mémoire du pays et surtout le silence imposé au sujet des héros révolutionnaires des indépendances africaines.

Ce roman-fleuve aux allures autobiographiques s'ouvre sur une référence aux femmes-symboles. La petite héroïne, Fitina Halla Njockè, assimilée métaphoriquement à sa grand-mère, la Grande Halla ou Grand Madja, qui sera son initiatrice et sa source d'inspiration, dévoile son appartenance et son attachement au clan ainsi qu'à la noblesse de sa lignée (p. 22).

Elle rappelle en outre la primauté de l'éducation parmi les valeurs fondamentales : le respect des tabous, la quête de la dignité de l'homme, valeurs inculquées par trois femmes du même clan : tante Roz, sa mère Naja et Grand Madja, ces femmes talentueuses dont on masque le savoir-faire. De par son père, l'héroïne a hérité un certain sens du beau. Cette esthétique et cette éthique romanesques, elle les doit donc aux ancêtres, en l'occurrence grand Pa Helly qui « *lui offrit son premier cahier et un crayon gras* ». Ainsi, dans le deuxième chant, célèbre-t-elle le grand patriarcat : « *La beauté de ton corps et celle de l'esprit qui l'habitait et qui se manifestait à travers tout ce que tu disais ou tu faisais. Pour moi, c'est ce qui fondait le respect de tous pour toi.* » (p. 27).

Ce respect des « Mbobock », les ancêtres, qui influence son style,

conduit l'auteur à un savant mélange des genres qui accompagne ses propres références socioculturelles : emploi de néologismes, références généalogiques et toponymiques, recours à la prosopopée et pratique de l'onomastique. Par le biais de cette écriture novatrice, à travers un découpage en chants et temps, l'écrivaine nous invite à une plongée dans l'univers bassa dont elle s'efforce de faire ressurgir la mémoire, car selon elle, de cette « *unicité globale* » que constitue le passé de l'Afrique, naîtra le monde futur.

La spiritualité, ce besoin de transcendance, est sauvegardée par la figure de la femme, gardienne des traditions. Ce qui vient expliquer le respect pour ces femmes patriotes qui maîtrisent le temps et l'histoire de l'Afrique, « *femmes si différentes mais si semblables* » (p. 288).

Aussi ont-elles combattu aux côtés des hommes lors des combats révolutionnaires, et ce, malgré leur discrimination face à l'instruction. « *C'est vrai, nous n'étions pas parmi les premières femmes de l'époque, n'ayant pas eu la chance d'aller à l'école, mais nous voulions être au moins parmi les premières résistances à mener le Combat Politique.* » (p. 403). Cet ouvrage révèle en effet un certain militantisme féministe et est marqué par l'influence de l'idéologie rubeniste. Ici, l'entrée des femmes en politique semble être un apport indéniable pour le développement du continent noir : « *Le patriotisme féminin comme socle de la nouvelle nation prônée par le Mpôdôl nous avait séduit plus que l'amour des foyers.* » (p. 403). Dans cette quête de l'autodétermination de l'Afrique, la libération passe

manifestement par la reconnaissance de la sagesse féminine : « *Grâce aux amazones des temps modernes, ces femmes qui ne sont pas sous le joug masculin, ce continent retrouve le chemin de la Rédemption et le salut.* » (p. 403).

Dans cet ouvrage d'une densité sociologique et anthropologique remarquable, l'héroïne Halla Njockè révèle, sous la plume de Liking, la générosité féminine et le matriarcat originel. Elle apprend au lecteur que certaines danses et parties de pêche réservées jadis aux femmes sont aujourd'hui exercées par les hommes : « *Les hommes apprennent d'abord les choses des femmes avant de devenir hommes.* » (p. 37).

Ce féminisme subtil, mais d'une portée symbolique majeure, s'inscrit dans la philosophie de l'auteur, à savoir l'utopie et les grandes aspirations à une société androgyne. (v. pp. 40-41).

Ainsi, la quête d'une race bleue amorcée dans **Elle sera de jaspe et de corail**, société où tous les hommes seraient égaux, est reprise dans **L'Amour-cent-vies**², où le narrateur Lem deviendra narratrice à la fin du roman.

Riche en références historiques, **La Mémoire amputée** est un véritable travail de mémoire qui rend hommage à une Afrique jadis bafouée et souillée, une Afrique qui, aujourd'hui, se cherche dans une certaine forme de syncrétisme religieux et culturel.

Cécile DOLISANE-EBOSSE

1. V. **Elle sera de jaspe et de corail**. *Journal d'une Misovire*, Paris, L'Harmattan, 1984 (coll. Encre noire).

2. Werewere Liking, **L'Amour-cent-vies**, Paris, Publisud, 1988 (coll. L'Espace de la parole).

Note de lecture

N'Tji Idriss MARIKO

Ciel d'hivernage

Paris, Présence Africaine,
2004, 173 p.

9,10 €

L'auteur, d'origine malienne, nous livre ici son premier roman, qui n'est pas sans rappeler la parabole du retour de l'enfant prodigue. Ce récit, sur fond de solidarité intracommunautaire liée à la puissance du clan, est placé sous le signe de la légendaire hospitalité africaine : c'est l'histoire d'un étranger, Maso, qui se retrouve merveilleusement accueilli dans un village voisin, et ce par des inconnus qui, par la suite, se révéleront être ses parents.

C'est l'occasion pour l'auteur de dévoiler certains us et coutumes de l'Afrique : la primauté de la parole, l'art de la palabre, le tout dans un environnement sahélien connu pour sa rudesse climatique.

Maso l'étranger est parti de son village à cause d'une intrigue familiale : son épouse, Niélé, a eu le malheur d'enfanter avant la femme de son aîné et demi-frère. C'est à Koubèlè, le village voisin, qu'il trouve refuge. Accablé par le poids du secret et par respect pour sa communauté, il ne peut pas se confier facilement à ses hôtes. Il faudra attendre une subtilité de Diamory, le frère cadet de vieux Kokè, l'ancien du village, pour lui arracher son secret.

L'écriture poétique, ponctuée de dialogues et de chants lyriques, célèbre l'amitié qui resserre les liens entre les clans. C'est un hymne à l'humanisme, une véritable invitation à la tolérance.

En outre, la polygamie, dont le narrateur dénonce les failles, est l'objet de toutes les déchi- rures : « *Aveuglée par la haine, Doussou ne pouvait plus raisonner...* » (p. 89). Cependant, l'impact de la famille est tel que le héros décide de rentrer dans son village, à Bandon, car « *la joie est dans le retour* » se rappelle-t-il.

Dans cette prose agréable, les mots et les rythmes, les chants d'oiseaux et les cris de femmes s'entremêlent avec humour et ironie, et les éléments de la nature semblent faire corps avec cette représentation d'une Afrique profonde. Les réflexions philosophiques qui émaillent le texte dévoilent la sagesse ancestrale et prouvent que ce continent a une pensée profonde qui mérite d'être prise en compte et que c'est à partir de sa propre vérité que le continent noir prendra son essor.

D'un point de vue philosophique, ce récit valorise le respect scrupuleux des traditions, et un certain sens de l'humilité. L'auteur se garde de faire de la morale et s'exprime dans une écriture très fine qui accompagne une critique subtile et une argumentation très nuancée, par exemple, lorsqu'il évoque le sexisme de la société traditionnelle : « *excusez-moi de vous servir moi-même. C'est là le travail des femmes* » (p. 8). Il ne manque pas de rappeler la richesse culturelle négro-africaine tout en révélant les limites de certains de ses aspects aujourd'hui, par exemple le principe du droit d'aînesse (p. 24).

L'intrigue est linéaire mais parfaitement entrecoupée de longues paroles scandées, incantatoires. « *La mort est le*

prolongement de la vie » (p. 166) ou encore « *Dieu et les ancêtres éloignent de nous la tristesse* » (p. 163). Dans le même ordre d'idées, l'héritage oral, par le biais d'anecdotes, de digressions, de paraboles, jalonne tout le texte. L'auteur utilise un langage imagé et, par endroits, la transcription littérale de la parole à l'écrit.

Si ce récit s'articule autour du thème du voyage, il peut paraître regrettable que le jeune écrivain limite le déplacement du héros d'un village à un autre, ce qui, aux yeux du lecteur, réduit les repères d'un monde cosmopolite en ce millénaire naissant.

Cécile DOLISANE-EBOSSE

Note de lecture

Tidiane N'DIAYE

Les Falachas. Nègres errants du peuple juif

Paris, Gallimard, 2004,
240 p.
(coll. Continents noirs)

19,50 €

Les Falachas sont une très ancienne population négro-africaine de l'Éthiopie, vivant à l'origine dans la région de Gondar et parlant l'agaw, une langue du groupe kouchitique. Aujourd'hui, 80 000 d'entre eux vivent en Israël, constituant ainsi une des minorités du pays. Pourquoi le gouvernement israélien a-t-il décidé, en 1984-1985, en 1991 et, tout récemment en 2003, de les faire venir d'Éthiopie ? Que vaut la thèse selon laquelle, les Falachas étant des juifs, ils avaient leur place en Israël en vertu de l'Aliyah (« Loi du Retour ») ? Telles sont les deux questions auxquelles se propose de répondre Tidiane N'Diaye dans cet ouvrage bien documenté, pourvu d'une bibliographie, d'une chronologie, d'un glossaire et d'une iconographie bien choisie.

La question de la « judéité » des Falachas retient cependant davantage l'attention de l'auteur. Celui-ci, s'appuyant sur une multitude de témoignages (textes de l'Égypte antique, Bible, écrits suscités par les souverains éthiopiens, observations anthropologiques...), montre comment les Falachas ont été considérés soit comme un peuple venu de l'Est (Yémen et Judée), soit comme un peuple autochtone, soit encore comme un rameau des Hébreux vivant en Égypte avant l'Exode (p. 151 et sq.). Derrière ce débat, s'en greffe un autre : comment les

Falachas sont-ils « devenus » juifs ? La question est d'importance. En effet, si les Falachas « viennent » de l'Est, voire d'Égypte à l'époque de Moïse, le problème est réglé : ils « sont » juifs. En revanche, s'ils ont adopté le judaïsme, il est permis de s'interroger sur l'orthodoxie de leur foi et se demander si l'on n'a pas affaire plutôt à un peuple qui aurait « *rejeté le Nouveau Testament, pour retourner aux sources pures du christianisme* » (p. 133).

Qu'il s'agisse de la thèse « égyptienne », de la descendance née des amours de Salomon et de la reine de Saba ou du mythe de la « tribu perdue » d'Israël, de ces controverses que l'auteur retrace souvent avec humour, une seule certitude semble se dégager : « *Les Falachas ont bel et bien eu rendez-vous avec le judaïsme à un moment très reculé de leur histoire.* » (p. 175). Mais il n'y a jamais eu unanimité, aussi bien chez les historiens que chez les théologiens, pour admettre l'appartenance des Falachas à la religion juive.

Dans ces conditions, comment expliquer que l'État d'Israël se soit lancé dans cette politique d'immigration des Falachas ? Nous touchons au deuxième aspect de cette étude. N'Diaye montre d'abord comment les immigrations de 1984-1985 et 1991 ont permis à Israël de modifier, en Afrique et en Europe, une image passablement ternie par le soutien apporté à l'Afrique du Sud et sa politique à l'égard des Palestiniens et d'apparaître comme un État qui venait au secours d'une population persécutée et affamée. Mais, paradoxalement, l'entreprise se fit en accord avec le gouvernement de Mengistu, auquel Israël envoya des armes pour mener sa lutte contre

les mouvements de libération de l'Érythrée : « *Une population à sauver en échange d'armes destinées à en décimer une autre.* » (p. 32). L'immigration décidée par Sharon en 2003 eut un autre but : il s'agissait cette fois, dans le cadre de l'implantation de colonies dans les territoires occupés, de trouver un substitut à l'immigration venue d'Union Soviétique, qui s'était tarie après l'effondrement de celle-ci.

Un dernier chapitre trace le bilan de cette politique d'immigration fondée principalement sur des raisons géopolitiques. Même si un certain progrès a été accompli, par exemple dans le domaine de la scolarisation, les Falachas demeurent fortement marginalisés : « *Leur intégration s'est révélée impossible dans une société qui les rejette, sous prétexte d'une judéité douteuse, d'une couleur suspecte et de traditions méprisables.* » (p. 198).

Bernard MOURALIS

Note de lecture

Les Sciences hors d'Occident au XX^e siècle

Sous la direction de Roland WAAST

Paris, Orstom Éditions, 1996, 7 volumes

Environ 10 € par volume

Avis aux lecteurs ! Cette série-là est une mine, à tous les sens du terme : elle recèle une mine d'informations, son contenu est explosif et elle donne un nouveau visage à la science et au développement.

À son origine, un colloque sous l'égide de l'Unesco pour fêter (en septembre 1994) les cinquante ans de l'Orstom (devenu, depuis, l'Institut de Recherche pour le Développement). Venus de soixante pays, issus d'horizons différents, les participants (historiens, sociologues, politologues des sciences, chercheurs, acteurs et responsables politiques de la coopération scientifique) produisirent en une semaine plus de cent heures de communications et de débats où ils confrontèrent leurs vues sur les dynamiques historiques et les stratégies à l'œuvre dans la mondialisation des sciences et des techniques, mais aussi sur les évolutions et les orientations à donner à la question du développement. Sous la vigilance d'un comité de lecture pluridisciplinaire, les actes choisis ont été sélectionnés parmi les meilleures interventions, qui nous sont ainsi livrées en 7 volumes : « Les Conférences », « Les Sciences Coloniales : figures et institutions », « Nature et environnement », « Médecine et santé », « Sciences et développement », « Les sciences au Sud : état des lieux », « Coopé-

rations scientifiques internationales ». Qu'il s'agisse d'articles, de bilans de situations ou d'actions spécifiques, d'exposés de nouvelles méthodologies et de nouvelles approches, on peut percevoir une volonté constante de dialogue et d'articulation entre Nord et Sud, rendue notamment manifeste dans les nombreuses et très intéressantes tables rondes (comme « La dimension internationale des questions d'environnement », « Le difficile dialogue entre chercheurs et acteurs de développement », « Femmes, science, technologie et développement », etc.). D'une richesse exceptionnelle pour un coût modique, la série offre, par la tension polyphonique de ses thèses, l'inestimable avantage de rompre avec les raccourcis historiques et conceptuels, dans le même temps qu'elle élucide, dans toute leur complexité, les liens étroits entre savoirs et développement, ainsi que l'inscription croissante des technosciences dans les rapports de pouvoir entre le Nord et le Sud.

Parmi les idées reçues qui sont définitivement balayées, il y a évidemment celles qui associent développement et industrialisation ou Sud et sous-développement (puisque de fortes disparités demeurent et que les exemples abondent où l'intégration compétitive aux secteurs de la haute technologie n'a guère entraîné de développement global, mais a plutôt accru les inégalités). D'autres facilités sont pourfendues, comme les dénonciations simplistes des anciennes « sciences coloniales », supposés souvent fantasmés de l'impérialisme, face aux éloges naïfs des nouvelles « sciences du développement » ou des Organisations Non-Gouvernementales,

supposées libérer les peuples du tiers-monde : en vérité, si de réels clivages demeurent, qui sont tout à la fois sources de nouvelles dichotomisations (Nord/Sud, technosciences/ethnoscience, « Science » et « savoirs »...) et mobiles de conflits de plus en plus violents, on gagne beaucoup à les exposer aux nuances critiques de la perspective historique ou des nouveaux outils de l'interprétation, comme la bibliométrie. Il apparaît ainsi que les sciences coloniales permirent d'intégrer, comme objets de sciences et préoccupations pleinement légitimes, les spécificités des milieux tropicaux tout autant que les besoins des populations qui y vivent ; on découvre qu'il se maintient, en dépit de conditions défavorables, une importante activité scientifique en Afrique, indexée sur les mêmes exigences et valeurs rationnelles qu'en Occident.

Bien évidemment, pointent des ambiguïtés : car, puisqu'« aucune science ne peut être neutre de toute valeur », et que « la validité universelle des connaissances scientifiques modernes [...] n'exclut en rien que leur noyau conceptuel ait été modelé par des postulats, valeurs et intérêts religieux, sociaux, politiques et économiques » (vol. VI, p. 239), il s'ensuit non seulement que « la science moderne est elle-même une ethnoscience », mais qu'il est de surcroît indispensable de tenir compte, dans toute leur diversité, des « aspects socioculturels de la génération, transmission, diffusion et institutionnalisation des savoirs » (vol. V, p. 233). S'ouvre alors un double processus, ou une double difficulté : il s'agit de véhiculer, d'une part, les connaissances

1. Ainsi que le démontre l'épistémologue Sandra Harding.

Note de lecture

scientifiques occidentales (comme les mathématiques modernes) à travers les langues vernaculaires non occidentales, mais il faut aussi encourager l'existence et le développement d'autres connaissances ou traditions cognitives (comme les autres formes et pratiques des mathématiques, notamment en Afrique). D'où l'importance conjointe de « *l'ethnoéducation* » et des approches systémiques : si la formation prime, elle doit avant tout se concevoir comme intégration aux traditions ; quant au « *transfert réussi* », il n'est jamais affaire seulement de « techniques » ou de « technologies » habilement exportées ou « reproduites », mais bel et bien de macrosystèmes socioprofessionnels efficacement transposés. Deux dimensions fondamentales se complètent : la communication et la politique scientifiques, qui doivent allier connaissances du local (sans s'y enfermer) et approches du global (sans s'y perdre). Il y a autant de « *styles de sciences* » que de « *blocs sociocognitifs* », mais « *depuis les Grandes Découvertes, le savoir et le pouvoir se sont mutuellement édifiés à des niveaux transnationaux* » (vol. VI, p. 244), et ce d'autant plus que les sciences modernes sont aujourd'hui impliquées dans la politique mondiale : le développement doit explicitement s'envisager, dès lors, à l'échelle de la planète et de l'humanité, mais dans une infinité de situations particulières.

À l'heure de la mondialisation, toutefois, deux dangers menacent : d'abord la préoccupante scission entre « la science » et les sociétés qui, pourtant, en subissent de plus en plus directement et violemment les effets

(notamment au Sud) ; ensuite sa privatisation croissante (investissements, mais surtout résultats), dans une logique de rentabilité peu propice au long terme ou à la diversité des traditions scientifiques et culturelles. Pour éviter d'être uniquement un bien privé et une arme marchande, hyperconcentrée dans les métropoles d'un Nord de plus en plus tenté – grâce à la chimie (produits de synthèse), les biotechnologies (génie génétique), la robotisation et la production informatisée – de « se passer du Sud » et de ses ressources, la science occidentale doit nécessairement repenser sa place et son utilité sociale, et reconnaître en même temps ses « *origines métisses, dès le XVI^e siècle* » (vol. I, p. 7) pour mieux assumer la « *coexistence des épistémologies* » et la diversité des « *façons de raisonner* », et s'envisager ainsi prioritairement comme une réalité « *partagée, métissée, plurielle* » (vol. I, p. 131). Quant au développement – que la contreproductivité inhérente à tout processus unilatéral transforme, depuis trois décennies, en « *contre-développement* » (vol. VI, p. 241) – « *il ne peut prendre place sans un dialogue entre héritage culturel et rationalité instrumentale* » (vol. I, p. 75) : d'où la nécessité de « *construire les médiations* » (vol. V, p. 118) et de multiplier les « *coopérations scientifiques internationales* » où la réciprocité prime entre les chercheurs, mais où, surtout, l'interaction prévaut entre ces derniers et les masses populaires (vol. I, p. 136 ; vol. V, p. 127).

Anthony MANGEON

Note de lecture

Chimamanda
NGOZI ADICHIE

L'Hibiscus pourpre

Paris, Anne Carrière, 2004,
415 p. (coll. La Vagabonde)

20,99 €

À quinze ans, Kambili, la narratrice de ce roman, ne connaît de son pays, la Nigeria, que les murs protecteurs de l'immense propriété dans laquelle elle habite avec ses parents et son frère aîné, Jaja. Son père, Eugène, est un riche notable très respecté de son entourage : fervent défenseur des libertés, il s'érige avec *Le Standard*, journal qu'il a fondé, contre la tyrannie de la junte militaire récemment arrivée au pouvoir. Pour Kambili et Jaja, Eugène est un modèle d'abnégation qu'il ne faut jamais décevoir. Mais derrière ce citoyen vénéré se cache un fondamentaliste féru de religion catholique qui régente sa famille à la baguette : les enfants ont un emploi du temps très strict dans lequel même le temps familial est compté, les châtiments corporels sont pléthores et les rires étrangement absents. Il faut constamment travailler pour être le meilleur, la religion étant le principal guide de cet homme intraitable que son extrémisme a coupé de sa sœur et de son père.

Pourtant Eugène n'a jamais conscience de la violence de son comportement : il se bat pour un « *Renouveau démocratique* » (p. 39), aveuglé par un idéal religieux dont il ne perçoit pas l'incohérence : il se fait le porte-parole d'une religion apportée par la colonisation et ne veut pas se reconnaître dans les traditions de son propre pays. C'est

d'ailleurs là toute l'ambiguïté de ce personnage acculturé (« *pur produit du colonialisme* », comme le fait remarquer, page 25, la sœur, Tatie Ifomea), qui renie son père (trop « *païen* ») et refuse de s'agenouiller devant l'Igwe¹ : « *Papa avait dit à Mama que c'était péché. On ne s'incline pas devant un autre être humain. [...] Aussi quelques jours plus tard, quand nous étions allés voir l'évêque à Akwa, je ne m'étais pas agenouillée pour embrasser sa bague. Je voulais que Papa soit fier de moi. Mais Papa me tira l'oreille dans la voiture en me disant que je n'avais pas de discernement : l'évêque était un homme de Dieu, l'Igwe un simple dirigeant traditionnel.* » (p. 133). Ultime ironie que celle-là ! Son Dieu est blanc, son prêtre est blanc, l'école de ses enfants est catholique, sa langue est anglaise : « *Il ne parlait pratiquement jamais en ibo et même si Jaja et moi le parlions avec Mama à la maison, il n'aimait pas que nous l'utilisions en public. Nous devions paraître civilisés en public, nous disait-il ; nous devions parler anglais.* » (p. 25).

Toute l'ingéniosité de Chimamanda Ngozi Adichie est d'avoir su entremêler conflit familial et conflit historique, dans une langue anglaise métissée de mots ibos et d'expressions pidgin : à la lente révolte des enfants qui ne perçoivent pas immédiatement l'autoritarisme de leur père (trop conditionnés qu'ils sont par leur éducation) répond la révolte de tout un peuple rendu exsangue par des mois de dictature militaire. La tension monte à mesure que les enfants, très passifs au début, prennent conscience de leur enfermement : cet idéal de

liberté, souligné par l'image des hibiscus rouges qui traversent l'histoire familiale² tels des « *bourgeois ensommeillés* » (p. 19), ils le découvriront en Tatie Ifomea, qui n'a pas peur d'Eugène : « *Chaque fois que Tatie Ifomea parlait à Papa, mon cœur s'arrêtait [...]. C'était à cause de la désinvolture de son ton ; elle n'avait pas l'air de reconnaître qu'il s'agissait de Papa, qu'il était différent, spécial.* » (p. 111). En déstructurant la chronologie initiale par un récit analeptique³, l'auteur fait de la révolte des enfants le moment clé de ce parcours initiatique sur le difficile passage à l'âge adulte. À la fin du roman, Kambili ne se complait plus dans l'adulation du père, elle questionne, tout comme Jaja, son autoritarisme et ses principes. C'est le long apprentissage de la liberté et de la démocratie que nous décrit Chimamanda Ngozi Adichie dans ce premier roman qui fait du Nigeria un véritable protagoniste. Le pays, à la manière des enfants, apprend lui aussi à se gouverner par lui-même, en tirant des leçons de ses erreurs passées. Destinées individuelles et collectives se rejoignent dans le creuset de cette parole toujours confiante en la vie et en l'avenir.

Eloïse BRÉZAULT

1. Titre signifiant « Grand Chef ».

2. L'auteur n'hésite pas à mettre ces fleurs en parallèle avec l'évolution de Jaja : « *Le défi de Jaja me semblait à présent similaire aux hibiscus pourpres et expérimentaux de Tantie Ifomea : rare, chargé des parfums de la liberté, une liberté différente de celle de la foule agitant des feuilles vertes à Government Square après le coup d'État. Une liberté d'être, de faire.* » (p. 28).

3. Toute la seconde partie, « *Quand nous parlions avec nos esprits. Avant le dimanche des Rameaux* », est la relation d'un événement passé.

Note de lecture

Perspectives Sud. Bibliothèque des Afriques d'aujourd'hui. Bibliothèque du développement au XXI^e siècle. Bibliothèque des sources d'informations

Avant-propos d'Yves Mabin
et François Neuville
Préface de Georges
Balandier

Paris : ADPF/Ministère des
Affaires étrangères, 2003,
354 p. (Ouvrage disponible
sur cédérom)

Confronté à la masse des informations délivrées au sujet du continent africain, le public ne parvient pas toujours à la mettre aisément en perspective. De nombreux centres de recherches, de nombreuses sources d'informations comme de nombreuses publications existent pourtant, et qu'il faut parvenir à identifier et à classer. **Perspectives Sud** vient combler cette difficulté et offrir une source de références utiles au chercheur comme au bibliothécaire ou plus largement au documentaliste. Bien que d'une taille respectable, et comportant de nombreuses références, l'ouvrage est d'un maniement aisé, grâce notamment aux index et surtout à une mise en pages aérée et efficace qui en rend la lecture pratique. Il est complété d'un cédérom, qui reprend le contenu de l'ouvrage mais offre également un moteur de recherche¹ suffisamment fin pour parvenir à retrouver les références recherchées par mot-clé, auteur, titre, thème, zone géographique et type de document. Une recherche ouverte est également possible.

Trois sections organisent l'ensemble. Dans la **Bibliothèque des Afriques d'aujourd'hui** prévaut une organisation par

synthèses (langues, religions et cultures ; économie ; histoire ; organisation politique ; population, société et santé), puis par région du continent et par pays. Chaque relevé de ressources (sites, cédéroms, livres, revues) est précédé d'un texte de synthèse et chaque référence est décrite, souvent complétée d'un abstract. L'ensemble est l'œuvre de chercheurs du Centre d'études africaines de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris. Sa lecture en est stimulante et offre au lecteur la possibilité de faire le point en quelques heures sur l'état actuel des connaissances construites – en dépassant le point de vue ethnographique qui avait cours naguère – mais surtout d'orienter ses recherches dans des directions inaperçues. Les perspectives inter et transdisciplinaires sont largement mises en avant, et permettent de repenser « *le mouvement d'une décolonisation incomplète* » (Georges Balandier), marquée entre autres par l'apparition inquiétante d'un « *malthusianisme de la pauvreté* » (Philippe Antoine).

Cette interrogation est renforcée par la seconde section, la **Bibliothèque du Développement au XXI^e siècle**, élaborée sous la direction du Centre d'Étude d'Afrique Noire, de l'Institut d'Études Politiques de Bordeaux. Les synthèses préalables à la présentation des notices offrent en effet un large champ de problématiques qui découlent des rapports entre mondialisation et développement. Les graves questions posées par la spoliation insidieuse et continue des ressources, la brevetabilité du vivant par exemple, l'utilisation de l'argumentaire environnemental comme moyen de contrôle d'économies déjà démunies, la restriction des services publics en raison de la pression financière, les relations

entre culture et développement et le fonctionnement restreint des institutions etc. s'appuient sur une documentation rigoureuse, facilitant une appréciation plus juste des situations. Tel est bien l'enjeu tracé par cette section, qui est d'aider le lecteur à dépasser le caractère souvent idéologique des arguments et des descripteurs, comme les imaginations préalables, autour de la question posée par le « *développement durable* ». La recherche fournit des instruments qui eux-mêmes permettent de mettre en évidence les indicateurs, ce qui est un moyen d'évaluer avec rigueur les situations.

La dernière section, **Bibliothèque des Sources d'informations**, décrit une centaine d'organismes traitant de l'information sur le développement. Particulièrement claire, elle identifie les sites, indique leurs coordonnées et caractérise chacun d'entre eux.

Georges Balandier place l'ensemble sous le signe des « *itinéraires actuels, pour la connaissance des Afriques et du développement* ». La consultation du dossier n'est en effet pas nécessairement linéaire, et chaque lecteur, en fonction de ses besoins, tracera son propre parcours. On peut penser que cet ouvrage précieux par son contenu, mais aussi par cette ouverture, sera d'une grande aide pour beaucoup, et notamment les étudiants.

Yves CHEMLA

1. Il faut seulement noter que la commande « *AppleRecherche.html* » n'est pas accessible automatiquement sous MacOsX, avec Safari, Internet Explorer ou Firefox, en raison d'un changement de casse. La commande doit être appelée directement depuis le répertoire « *www* ». Ce bug est corrigé sur les versions Internet.

Note de lecture

Jean-Luc
RAHARIMANANA

L'Arbre anthropophage

Paris, Éditions Joëlle Losfeld,
2004, 256 p.

19 €

Le dernier ouvrage du Malgache Jean-Luc Raharimanana représente un tournant majeur dans son itinéraire artistique. Raharimanana a d'abord écrit pour le théâtre et la poésie, puis en 1989 il quitte son pays pour la région parisienne et publie deux recueils de nouvelles, **Lucarne**¹ et **Rêves sous le linceul**², qui explorent la violence de la société malgache. Il prolongera ce travail sur la représentation et la mémoire dans un roman sur la résistance anticoloniale : **Nour 1947**³. Dans son dernier livre, **L'Arbre anthropophage**, il choisit d'explorer le genre de l'essai, en s'emparant d'une réalité encore brûlante : la crise de l'année 2002 à Madagascar.

Pour présenter cet ouvrage dédié à son père, Venance Raharimanana, l'écrivain raconte qu'en 1999, il est revenu sur les collines de son enfance et n'a pas compris : « *Des villages ont poussé, des routes ont été tracées, lorsqu'avant n'y existaient que des herbes hautes, des rochers imposants. Tant de misère. Tant de désillusion.* »

Face à la métamorphose des lieux aimés, surgit la nécessité d'écrire un livre d'essai qui gardera une trace et pourra interroger la mémoire. C'est l'objet de la première partie de l'ouvrage : « *L'écriture des racines.* » Écrire « *pour habiter le*

silence » (p. 20), « *transcrire et se taire, sauvegarder les origines des choses et des êtres* » (p. 23). IncurSION dans la mémoire, ce premier volet mêle les formes (prose et poésie, chants, proverbes, lettres et articles) et tisse les voix (récit, discours) pour ressusciter une enfance au plus près des mots. « *Ma langue d'écriture ne peut rendre compte de la légende de ces mille collines. Il me faut alors prendre des détours, tordre cette langue qui a forgé ses mots dans sa terre d'origine, forcément différente de la mienne. Passer par d'autres voies que le sens immédiat. Chercher dans l'imaginaire. Chercher dans le rythme.* » (p. 16). Le travail sur l'écriture doit permettre d'évoquer au plus juste l'histoire de l'île et la mémoire des violences subies.

Mais la réalité rejoint les mots : suite aux élections présidentielles de décembre 2001, une crise politique majeure se déclenche à Madagascar et le père de l'auteur, ancien professeur d'histoire à l'université d'Antananarivo, est arrêté puis torturé en juin 2002. Raharimanana se voit contraint par les événements d'infléchir le cours de son écriture, qui adopte alors la forme du récit dans une seconde partie intitulée « *Tracés en terres douces* ». Titre énigmatique en français mais qui joue en langue malgache sur le nom de la prison où est incarcéré Venance Raharimanana : « *Antanimora* » signifiant « *la terre douce* ». Jour après jour, alors que le père malade est en prison, Raharimanana raconte et médite les événements dans son journal d'attente et de frénésie. Amer, il écrit : « *Ces thèmes sur*

l'identité, sur l'ethnie, sur la pauvreté, sur notre impuissance, nous qui nous trouvons au sud, je les ai abordés, conscient de leur importance. Je les vis maintenant. » (p. 149). Le début de l'ouvrage prend alors un sens neuf, entre en résonance avec le présent. La méditation sur l'écriture devient urgence d'écrire, car « *comment soutenir une souffrance qui ne s'entend pas ?* » (p. 95), « *qui se préoccupe d'un être qui ne se fait ni lire ni entendre ?* » (p. 96). Dans la première partie de l'ouvrage, Raharimanana évoquait l'histoire de l'arbre anthropophage, un invraisemblable récit de cannibalisme entre ethnies lu dans un article colonial, dont il faisait une allégorie des pratiques d'intolérance. À l'heure où l'arbre anthropophage est sur le point de dévorer encore une victime, la riposte de l'auteur se fait cinglante, cri de révolte et de douleur qui habitera longtemps nos silences.

Claire RIFFARD

1. Jean-Luc Raharimanana, **Lucarne**, Paris, Le Serpent à Plumes, 1999.

2. Jean-Luc Raharimanana, **Rêves sous le linceul**, Paris, Le Serpent à Plumes, 2004. Première édition : 1998.

3. Jean-Luc Raharimanana, **Nour 1947**, Paris, Le Serpent à Plumes, 2003.

Note de lecture

Maxime Z. SOMÉ

Politique éducative et politique linguistique en Afrique

Paris, L'Harmattan, 2003, 324 p.

27,30 €

Derrière ce titre ambitieux auquel la page de garde apporte cependant une précision restrictive – « *Enseignement du français et valorisation des langues « nationales » : le cas du Burkina Faso* » – se trouve une prise de position ferme de l'auteur pour une introduction planifiée et conséquente des langues africaines dans le système éducatif d'un pays de l'espace francophone : le Burkina Faso.

L'auteur retrace les différentes étapes du système éducatif sous les régimes successifs qu'a connus son pays depuis la colonisation jusqu'à la IV^e République. Il déplore le fait que sous prétexte d'unité nationale, l'on ait opté pour une éducation monolingue en faveur du français malgré l'échec évident de cette option.

De ce fait, la prise en compte des langues – même celles qui restent minoritaires – autres que le français dans le système éducatif d'un pays « francophone » comme le Burkina Faso peut paraître en contradiction sinon en opposition avec le développement de la langue de Molière, mais elle doit finalement être perçue comme le mode de promotion de celle-ci. En effet, « *aujourd'hui, le problème qui se pose, semble être celui du choix des méthodes pour l'apprentissage de la langue française.* » (p. 32).

L'auteur prend en compte une multitude de domaines d'activités et fait une incursion dans les différentes couches sociales (populations non scolarisées, populations scolarisées du primaire au supérieur, chefferies traditionnelles, groupements villageois, etc.) et les différents organismes intervenant sur le terrain tels que l'Institut national d'alphabétisation (INA), les organismes régionaux de développement (ORD), la Société internationale de linguistique (SIL), l'œuvre suisse d'entraide ouvrière (OSEO), etc. Les NTIC¹ ne sont pas en reste quant à une participation possible à la promotion des langues africaines.

Ceci, tous les acteurs locaux de l'éducation ne l'ont pas encore bien compris, qu'il s'agisse de ceux du Plan Décennal de Développement de l'Enseignement de Base (PDDEB) – qui a une approche quelque peu timide – ou des promoteurs de la langue française. C'est précisément parmi les intellectuels que se manifeste la plus grande opposition à la valorisation des langues africaines, d'où les quelques flèches en direction de ceux qui peuvent ou qui auraient pu infléchir le cours des événements dans le domaine de l'éducation (hommes politiques, États généraux de l'Éducation, etc.).

L'auteur recommande une clarification terminologique, mais il propose encore un élargissement, ce qui aura pour avantage de ne laisser à l'écart aucune langue et entraînera donc la valorisation de chaque culture et de chaque langue du pays. L'expérience des années 70, qui a recouru aux langues

nationales au niveau de l'enseignement primaire, aura été malheureuse du fait de la précipitation. Les propositions finales de Maxime Z. Somé portent sur une mise en œuvre éventuelle de l'éducation bilingue.

L'auteur aura réussi, somme toute, à traiter, à travers l'exemple du Burkina Faso, d'un problème qui préoccupe tous les pays multilingues.

**Jean-François
Dafrassi SANOU**

Université de Ouagadougou
(Burkina Faso)

1. *Nouvelles technologies de l'information et de la communication.*

Note de lecture

Jean-Luc VILLE

Abajila GUYO

Le Dernier éléphant

Paris, Autrement, 2004,
246 p.
(coll. Passions complices)

19,95 €

Comme le signalent les deux noms présents sur la couverture, **Le Dernier éléphant** est le fruit d'une rencontre et d'une transmission : celle qui s'est opérée entre l'ethnologue Jean-Luc Ville et Abajila Guyo, chasseur d'éléphants *waata*, né aux alentours des années 20 et dont la vie traverse les bouleversements liés à l'entreprise coloniale, puis à l'indépendance du Kenya et aux lendemains qui déchantent.

Le Dernier éléphant donne à voir la marche du monde en Afrique orientale et la transformation des sociétés de la brousse de l'intérieur du Kenya. La description du monde d'Abajila commence par un cheminement dans la brousse, lieu le plus authentique et le plus chargé de sens pour les *Waata*. Le vieil homme nous livre ses souvenirs d'enfance qui éclairent ce monde végétal, sensuel et enchanté, traversé de forces magiques que son peuple tente de se concilier. À l'origine du monde, *Wak*, le Ciel, écrasait ses créatures contre la Terre. Un homme rêva d'un arc et le fabriqua. Dans un premier geste de chasseur, sa puissante flèche fit s'éloigner *Wak* qui libéra le monde à la lumière et à l'espace. Là, les animaux et les arbres parlent aux hommes émancipés venus chasser parmi eux.

Ce sentiment de plénitude et d'harmonie avec l'environnement se ternit pourtant avec l'intrusion d'un monde différent :

aux forces magico-religieuses qui animent l'univers d'Abajila, s'ajoutent désormais des forces extérieures qui mettent cet univers à genoux et menacent de le faire éclater. La création du parc du Tsavo dans la colonie britannique, rendant la chasse traditionnelle illégale, perturbe profondément la société *waata*. Les chasseurs deviennent des « braconniers » et sont féroce ment réprimés. Pourtant, la nature n'apparaît pas mieux préservée : après les hécatombes provoquées par certains grands chasseurs venus d'Europe, la corruption liée au commerce de l'ivoire est partout présente, et dans le parc même. Les politiques de lutte contre cette corruption sont récentes et la violence perdure aujourd'hui sous les traits des bandits somaliens, qui abattent les éléphants à l'arme automatique, ou des potentats locaux qui pillent les biens publics en toute impunité. Les relations d'équilibre et de respect qui présidaient à la chasse à l'arc pratiquée par Abajila Guyo semblent donc bien révolues.

Ce qu'illustre absolument la vie d'Abajila Guyo, c'est la rencontre de deux mondes et les changements que cette mise en contact induit : en raison de l'ivoire, les *Waata* se trouvent, sans l'avoir voulu, reliés au monde par une longue chaîne mercantile qu'ils ne connaissent pas entièrement. Sans tomber dans ce qui serait un optimisme béat lié au « bon sauvage » (Abajila rappelle comment son père a tué sans façon une de ses femmes), Jean-Luc Ville montre cependant que la violence présente dans la communauté était autrefois bornée par des règles de vie qui s'affriment. La violence actuelle, qui a d'autres sources (le pouvoir absolu de l'argent, l'alcool, le

désœuvrement des jeunes, leur désir d'objets inaccessibles générés par l'occidentalisation), est beaucoup plus difficile à endiguer. Le village, autrefois doux ventre protecteur, devient un lieu de tension. La vie d'Abajila Guyo, c'est donc aussi la description d'un monde qui s'éteint : « *C'est un autre Ciel qui règne sur la terre maintenant. Les Waata s'en vont* » écrit Jean-Luc Ville dans sa dernière page.

Pourtant, au-delà du constat amer, l'expérience du contact est aussi celle du dialogue entre les cultures et le désir de compréhension. La vie d'Abajila Guyo, mis en prison mais également recruté pour devenir un guide réputé auprès des Blancs, en témoigne, tout comme ce livre, passerelle entre deux univers qui rappelle de façon salutaire qu'il n'existe pas une seule et unique façon d'envisager le monde, et que ce patrimoine mérite d'être préservé.

Mathieu ROY

Note de lecture

Derek WALCOTT

Café Martinique

Traduit de l'anglais par
Béatrice Dunner

Monaco : Éditions du
Rocher, 2004, 152 p.
(coll. Anatolia)

14, 90 €

Dans les cinq articles composant **Café Martinique**, Derek Walcott examine la production littéraire des Antilles et les contradictions qui la traversent. Comme le regard porté par ses compatriotes sur « *la silhouette bleu pâle de la Martinique [...] à l'horizon de Sainte-Lucie* », il propose une lecture lucide et fraternelle des écrivains antillais francophones dont les préoccupations sont identiques aux siennes.

Classés par ordre chronologique (de 1970 à 1997), ces essais montrent l'évolution d'une pensée foisonnante. Dans une écriture lyrique, « *Café Martinique* », subtile mise en abyme narrative de la réflexion critique développée dans l'ouvrage, clôt le recueil.

Dans « *Les mots du crépuscule* », Walcott fait part des tâtonnements de sa démarche créatrice en tant que dramaturge.

Il explique qu'il lui a fallu dépasser une conception de son univers déformée par le prisme colonial passéiste et aliénant. Comme dans son texte « *Les Antilles, fragment d'une mémoire épique* », il constate que le théâtre antillais peine à s'extraire du cadenas générique du vieux continent, inopérant pour le Nouveau Monde. C'est lors de la représentation d'une épopée hindoue par tout un village, à Trinidad, qu'il prend conscience que ce théâtre est vivant, et non le seul vestige de

« *cultures perdues* ». En prise directe avec une réalité populaire « *qui rassemble des fragments* » éparés d'une mémoire multiple, il est épique par essence.

Dans « *La muse de l'histoire* », son discours de réception du Prix Nobel (1992), Walcott se penche sur la relation difficile à l'histoire. Il en dénonce une conception souvent doloriste qui tétanise tout effort de création. Cette « *Méduse du Nouveau Monde* » est un écueil majeur dans son univers mental. Pour lui, se défaire du « *cauchemar de l'histoire* » implique de se placer au-delà de la confrontation et d'opérer une totale remise en cause de son enjeu. Ainsi, l'histoire douloureuse des Antilles doit être lue sans récrimination, comme une fondation. Il exprime son « *exaltante gratitude* » aux ancêtres, blancs et noirs, qui, l'ayant « *exilé de [leurs] propres Édens* », l'ont installé « *dans le miracle d'un autre* » : le sien.

Autre axe majeur de réflexion de Walcott, la question de la langue : prenant l'exemple francophone du conflit entre créole et français, il met au jour l'attitude schizophrène de l'Antillais, possesseur de deux *langues maternelles* dont l'une provient en partie de l'autre. Ni reniement, ni trahison, l'usage du français, capital linguistique, est légitime. La poésie résout les oppositions en réunissant dans « *sa république paradoxale* », Perse « *le Béké* », Césaire « *l'Africain* », Chamoiseau... Malgré leurs singularités, ces voix disent le « *mystère* » et le « *miracle* » de la réalité d'un univers et d'une sensibilité créoles.

Et c'est en tant que « *chef-d'œuvre... [de] la littérature française* » et de la créolité que Walcott rend hommage à **Texaco** dans « *La lettre à*

Chamoiseau » : il retrouve dans le texte l'émotion intacte des sensations de son enfance, la perception, dans les évocations de l'espace, du poulx de la ville créole. Le créole est trait d'union et révélateur d'un rapport au monde, malgré ses variantes insulaires : les nuances sémantiques apportées par la traduction du roman en créole anglais contribuent au « *jeu d'opacité* » et d'ouverture voulu par Chamoiseau. **Texaco**, « *triomphe conjoint de la langue créole et de l'orthographe française* », parfaite illustration de l'oralité, « *lieu commun* » des littératures créoles, est la preuve tangible d'une communauté d'appartenance.

Café Martinique est une belle leçon de créolité. Dans une écriture synthétique et sensible, Derek Walcott s'acquitte magistralement de la tâche dont il se sent redevable : célébrer la présence, en littérature, de sa « *langue et [son] peuple tout neufs* », immensément riches de ce qu'ils sont. « *Enfin des îles qui écrivent et non plus des îles qui se laissent décrire !* »

Françoise
SIMASOTCHI-BRONES